

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



NATIVITÉ

ONT COLLABORE A CE NUMERO

Edouard Herriot, Aldous Huxley, Sotiris Skipis, Arsene Yergath, Francois Talva, J. de Bargede, Julien Benda, Charles Boeglin, Jean Moscatelli, Amy Kher, Louis Ovide, C. Lemaime, Georges Vasdekis, Raymond Cogniat, Henri Guillemain, C. N. Hadjipateras, Fouad Abou Khater, Maurice Bedel, Maurice Brilliant, Colette Nevyne, Edmond Rostand, Aristo Joannides, N. Moschopoulos, A. Shual, Orion, Hebdomas, Sem, etc.

PRODUITS SHELL

POUR L'INDUSTRIE

CIRE DE PARAFFINE MINÉRALE
pour la fabrication des bougies, allumettes, cirages etc.

HUILES BLANCHES
pour cosmétiques et parfumerie. Lubrifiant pour machines délicates, etc.

PARAFFINE LIQUIDE
pour usage médical et pharmaceutique.

TEEPOL "X"
pour les industries textiles, cuirs papier et pour la blanchisserie et teinture.

PETROLATUM (Vaseline)
pour usage médical et pharmaceutique, et pour la préparation des cosmétiques.

DISSOLVANTS ORGANIQUES
pour les peintures, l'extraction d'essences et l'industrie du caoutchouc.

TÉRÉBENTHINE MINÉRALE
pour les cirages, peintures et nettoyage à sec.

BENZINES SPÉCIALES
pour nettoyage à sec, extraction des huiles et essences, l'industrie du caoutchouc, peintures, générateurs de gaz.



THE SHELL COMPANY

RC. 941
LE CAIRE



Jouets Etrennes

GATTEGNO



“LA PHYTOLINE”

Beurre Vegetal qui remplace
le Beurre naturel dans toute
préparation culinaire.

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

Le pseudo-gouvernement Marcos Une grande farce

Athènes 25 Décembre 1947

Le voila enfin constitué ce « prétendu gouvernement communiste » dont Porphyroyenis nous avait menacé il y a six mois, à l'assemblée des communistes à Strasbourg. La nouvelle n'a nullement surpris ni le gouvernement, ni l'opinion publique. Depuis plusieurs jours les autorités militaires étaient avertis de ce qui se préparait et des buts poursuivis; toutes les mesures étaient déjà prises en prévision de n'importe quelle évolution la situation pourrait prendre après cette déclaration ouverte de l'aide à la sédition. Au point de vue intérieur le gouvernement avait déjà examiné la question dans une séance du Conseil de Coordination. Au point de vue extérieur, la question fut discutée au cours des récentes entrevues du Président et Vice Président du Conseil, avec l'ambassadeur de Grande Bretagne et le Chargé d'Affaires des Etats-Unis.

La constitution du pseudo gouvernement ne change en rien la situation. Cependant c'est un fait qui jette une lumière sur la position du communisme, comme l'a déclaré M. Tsaldaris, et qui nécessite la prise d'une série de mesures, entre autres celle de la dissolution du K.K.E. et l'arrestation de tous les éléments dangereux, comme M. Sophoulis a dit hier soir.

Porphyroyenis, qui figure comme ministre la Justice a proclamé que le but du « gouvernement provisoire » était de former une puissante armée républicaine afin de procéder à des élections et de conclure des accords avec les « nations démocratiques ». D'autre part on a entendu une proclamation de Marco à ses hommes : « Sous la conduite de l'E.A.M. et avec l'action de l'E.L.A.S. en avant enfants, au combat. »

Ainsi le masque est jeté. L'E.A.M. qui s'enfermait dans de cauteleuses formules, et l'E.L.A.S. armée du communisme, ne font qu'un avec les bandits alliés et associés des voisins du Nord de la Grèce, et satellites mercenaires de la Russie Soviétique.

Après l'échec de la conférence de Londres, après le grand fiasco essuyé par Torrez et Togliatti, la Rus-

sie se voit obligée d'avoir recours à une démarche « impressionnante » pour relever le moral de ses adeptes dans les pays européens, et donner une apparence officielle à un bande de traîtres, d'égorgeurs et de pillards commandés par Marco pour le compte de Moscou.

Le « pseudo-gouvernement » de la séparation définitive du communisme grec du corps national a été formé après six mois d'hésitations. Il est purement communiste dans sa forme. Par leur acte désespéré et fanatique, les communistes grecs, ont donné une confirmation officielle à ce que nous tous savions depuis longtemps, qu'ils sont les agents des ennemis de la Grèce. Le seul résultat moral qu'a la machination slave en ce qui concerne le peuple grec est qu'il l'unit plus étroitement et renforce son inébranlable résolution de défendre son existence par tous les moyens possibles; s'appuyant sur le concours de ses puissants amis — qu'il espère maintenant plus généreux et plus rapides — il fait face à l'évolution des événements avec l'espoir que la nouvelle trahison des valets des Slaves hâtera sa libération définitive du cauchemar rouge.

En annonçant la constitution du « gouvernement républicain de la Grèce libre » Marco déclarait que le siège de ce pseudo-gouvernement « était fixé à... » mais le nom de ce lieu n'était pas annoncé. Il fallait en effet, avant de donner un nom à cette capitale commencer par conquérir une ville quelconque où elle puisse s'installer. Les milieux autorisés s'attendaient donc à une offensive en ce sens.

Aussi fut-elle déclenchée le jour de la Noël pour bien montrer sans doute que les champions des libertés helléniques ont secoué tout d'abord le joug des préjugés de la religion. Konitsa, fut l'objet d'une violente attaque ennemie par des forces dépassant 2000 hommes, dont les uns venaient du territoire albanais et les autres des hauteurs dominant Konitsa. Elle s'est manifestée de tous les points au moyen d'armes

lourdes. Plus de 250 obus d'artillerie tombèrent dans la ville. A l'attaque de Konitsa une autre fut opérée simultanément contre Philiatès. En même temps une troisième fut déclenchée en direction d'Agrinion par 1500 bandits.

Partout les forces des rebelles vinrent se briser à une résistance vigoureuse opposée par les forces nationales, qui, quoique inférieures en nombre firent preuve d'un courage admirable. Les pertes de l'ennemie furent lourdes. Et Marco reste toujours le président d'un gouvernement... balladeur, sans Capitale, sans siège.

Mais une nouvelle phase de la lutte intérieure commence. Les communistes des villes et des campagnes sont forcés d'éclaircir leur position vis-à-vis du gouvernement purement communiste des rebelles. Il ne peut plus y avoir ni circonstances atténuantes ni justification. Chaque Grec doit éclaircir sa position. Tous ceux qui ne sont pas clairement, sans périphrase, totalement, sans aucune réserve avec la Grèce sont des slavo-communistes et doivent être brisés. Les agents de l'ennemi qui se meuvent en territoire grec sous divers prétextes doivent être expulsés au plutôt. Il est temps que les chefs de parti socialistes, les Svolos, les Tsirimokos qui ont constamment coopéré avec le communisme sans s'avouer communistes fassent des déclarations nettes. L'épuration de l'arrière est une mesure primordiale que le gouvernement compte appliquer énergiquement. Et elle le sera.

La provocation désormais affichée du panslavisme communiste conduira à une solidarité plus complète des peuples libres envers la lutte cruelle que la Grèce mène aux avant-postes du front commun de la liberté.

Aristo Joannidès

Un débat à la Chambre Hellenique

Athènes 23 Décembre 1947

La semaine dernière à la Chambre, la question de l'ordre public dans le Péloponnèse a évolué en une discussion de politique générale avec des attaques personnelles et des récriminations parmi les députés des deux partis qui collaborent. Les députés libéraux quittèrent la salle lorsque le député populiste M. Coulouvakis recommençait plus vivement ses attaques contre les membres du gouvernement « hybride » qui doit être remplacé par un gouvernement homogène. Ceci eut pour résultat que l'on commentât avec plus de nervosité certaines constatations, en particulier l'absence du Président du Conseil M. Sophoulis, lorsque la Chambre se livre au contrôle parlementaire. La presse libérale accusait les populistes de vouloir provoquer une scission dans le cabinet pour prendre seuls le pouvoir. Les populistes insistaient que M. Sophoulis vint en personne fournir à la Chambre les éclaircissements nécessaires. M. Raukin, le Chargé d'Affaires des Etats-Unis devait intervenir au moment

où les bruits qui circulaient largement donnaient l'impression que des intrigues se tramaient pour amener la chute du gouvernement.

Heureusement que la crise fut conjurée. Et Monsieur Sophoulis se présentant à la Chambre a déclaré qu'une étroite collaboration soutient le gouvernement, et que cette collaboration deviendra encore plus étroite.

Incontestablement les déclarations du Président du Conseil sont très rassurantes, mais les impressions que produisent ces incidents ne militent nullement en faveur de la Grèce. C'est offrir ample matière à la propagande infâme des ennemis; c'est désillusionner le peuple; c'est décourager peut-être, ceux qui nous soutiennent et qui nous aident.

Devant quatre cent mille réfugiés qui ont sacrifié leurs biens fuyant la furie communiste, devant tant de braves qui sacrifient leur vie pour défendre la Patrie, quelques amis... peuvent être sacrifiés. Et ce sacrifice, dans les circonstances actuelles sera des moindres. Le mal sera guéri.

Le gouvernement a tous les moyens de réussir. Il a la confiance du peuple, et l'appui des grands alliés. Ce sont des armes formidables entre les mains de Messieurs Sophoulis et Tsaldaris, deux hommes intègres, deux diplomates habiles, deux politiciens expérimentés. Deux grands patriotes.

Devant la gravité de la situation, il n'y a, ni libéraux, ni populistes, ni rien. Il n'y a que de Grecs.

Au service de la Patrie.

Aristo Joannidès

Nouvelles diverses

POLITIQUE D'ARBITRAGE.

Un ancien gouverneur de la banque de Grèce, ancien président du Conseil de triste mémoire, et ancien habitant d'Athènes, dans un discours prononcé ces derniers jours à l'Université de Harvard propose « l'arbitrage » comme moyen de mettre fin à la lutte qui déchire la Grèce. C'est la dernière découverte de ceux qui persistent à porter le masque, qui se donnent pour des amis des alliés, pour des modérés et des impartiaux, qui compatissent aux souffrances du pays. L'on ne trouvera pas par les armes une issue à la « guerre civile », il faut une solution pacifique, une conciliation, disent-ils. Et ils s'offrent de grand cœur pour appliquer leur nouvelle découverte, la nouvelle politique d'« arbitrage ». — Le mot « apaisement » est abandonné pour avoir fait faillite.

Les troubles en Grèce constituent un symptôme d'une crise beaucoup plus générale qui couve des manifestations analogues dans d'autres régions de l'Europe et qu'une tentative d' — entente — dans les bornes étroites de la Grèce est une cynique duperie. L'infamie et la grossière absurdité de cette théorie tombent sous le sens commun, et constitue une solu-

tion moyenne bâtarde de celles auxquelles les Alliés se sont laissés entraîner à plusieurs reprises dans la question grecque, mais auxquelles ils ne se laisseront plus attraper.

C'est peut-être le rêve de ces vils intrigants qui espèrent à un moment de lassitude du public allié en raison des difficultés inévitables de la Grèce, de la nécessité des sommes considérables, du manque d'un résultat immédiat, devenir les hommes de la solution.

Qu'en pense M. Tsoudéros, ancien gouverneur de la banque de Grèce, ancien Président du Conseil ?

LA COMMISSION BALKANIQUE

Instruite autant par les erreurs que par les constatations de la Commission d'Enquête, la Commission Balkanique ne perds pas son temps en discussions oiseuses. Des décisions sont prises pour la constitution des échelons qui seront munis de tout outillage nécessaire pour la rapidité de leurs mouvements et de leurs communications. Un échelon est arrivé à Mouries en face du mont Belès. A Sourmena, des membres de l'échelon utilisant les lunettes de l'artillerie ont nettement distingué des groupes de bandits qui passaient sur la ligne de faite qui constitue en même temps la frontière, et qui passaient ensuite sur l'autre flanc de la montagne, c'est-à-dire en territoire yougoslave. L'artillerie lança quelques obus et les bandits disparurent de l'autre côté de la montagne. On a montré également à l'échelon l'armement dont disposent les bandits.

Si nombreux que soient les postes d'observation — on dit que près de cinq cents spécialistes seront chargés de cette mission — il sera impossible de surveiller tous les passages. Sur plus de huit cents kilomètres se développe cette frontière, formée dans sa majeure partie de montagnes dont les replis sont faits pour favoriser les allées et venues des rebelles. L'on dit que la Commission précédente a établi la culpabilité indiscutable de nos voisins, et que c'est à la Nouvelle Commission qu'incombe le devoir extrêmement difficile et délicat de la « surveillance » de la situation déjà reconnue et établie.

Et c'est justement dans le mot « surveillance » qu'est comprise toute la signification possible et même éventuelle des travaux de la Commission Balkanique.

SUSPENSION DU DROIT DE GREVE

Ce fut un Dimanche à 4 heures du matin, que la Chambre a voté par assis et levés le projet de Résolution suspendant le droit de grève jusqu'à la fin de la rébellion. Avec beaucoup de finesse et d'esprit, M. Canellopoulos, chef du parti Unioniste a dégagé le fond des longues dissertations qui ont tenu la Chambre jusqu'à l'aube. « A la loi suprême qu'est le salut de la patrie, es uns, dit-il, sacrifient leur vie. D'autres sacrifient — ou ne sacrifient pas et doivent sacrifier — leur fortune. D'autres messieurs, sacrifieront for-

cément, si cruel que cela soit, le droit de grève. Et nous les politiciens, sacrifions nos désirs démagogiques ».

Cet appel fut vivement applaudi et finalement exaucé, comme l'a prouvé le vote de la Chambre.

AU PAYS DES « MONARCHOFASCISTES » !!!

La Chambre a voté un projet de loi sur la mise en liberté temporaire de condamnés expiant des peines légères. A ce propos M. Ladas, Ministre de la Justice, a donné le nombre des détenus dans toutes les prisons de l'Etat à la date du 10 Décembre 47. Le nombre total s'élevait à cette date à 20.953, y compris les condamnés et prévenus de la loi pénale ordinaire, les condamnés et prévenus de la justice pénale militaire, les débiteurs du Trésor et les collaborationnistes.

Où sont donc les dizaines de milliers de détenus dans les prisons que prétendent ceux qui se font les serviteurs volontaires d'une propagande infâme et calomnieuse ?

ATTENTION !

Un certain nombre d'anciens officiers d'ELAS, l'armée communiste de la sédition de Décembre 1944 ont demandé à être réintégrés dans l'armée nationale pour combattre contre la rébellion actuelle. Il est malheureux, que certains milieux officiels ont prêté attention à cette requête. C'est de la même manière que le communisme a, pendant la guerre, amené la décomposition de l'armée grecque du Moyen Orient.

Si ces cinq ou six officiers sont revenus à de meilleurs sentiments, et ont avoué leur profonde erreur, cet aveu ne peut en aucun cas leur servir de billet d'entrée dans l'armée active. Ces hommes du passé, et d'un passé funeste n'ont rien à faire dans l'armée nationale contre laquelle ils ont combattu. Qu'ils restent pour le moment où ils se trouvent, et lorsque leur repentir s'avérera réel et sincère, le peuple grec y ajoutera foi et l'estimera à sa juste valeur.

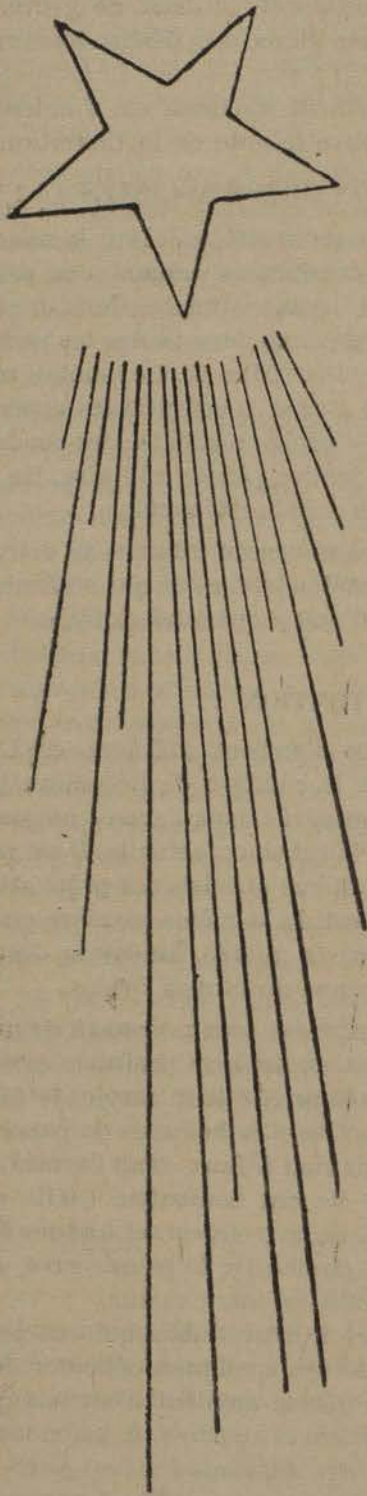
M. Rendis, le Ministre l'Ordre Public qui est, peut-être, pour le retour de ces quelques officiers dans l'armée, ne croit-il pas que le moment n'est pas propice à ce genre d'expériences, surtout à un moment où le pays mène une lutte suprême ?

DEUX CHIFFRES.

Les bandits continuent toujours leur action criminelle, avec une furie sauvage. Les villages sont incendiés, pillés; le sang innocent arrose l'Epire et la Macédoine. Femmes et enfant sont emportés de force. Les populations de ces régions se retirent affolées vers les grands centres. Le nombre des réfugiés s'élève à 450 milles. L'Etat dépense par mois pour le secours aux réfugiés 6 milliards et demi de drachmes. J'apprends que cette somme sera portée à 10 milliards. Deux chiffres éloquentes qui ne doivent pas laisser insensibles les grands amis de la Grèce.

Aristo Joannides

NATIVITÉ



Le bon géant me prit sur son épaule
 Et j'enroulai son cou des mes bras d'enfant
 Une nuit de neige
 Une profusion d'étoiles
 Nous montions vers le sommet de la montagne
 Bien haut bien haut
 Là où les pâtres avaient allumé un feu
 Je voyais la belle flamme si proche de la voûte
 Le géant et moi nous incarnions une légende
 Dont le chant disait
 « L'Amour était venu au monde
 Les fleurs allaient s'épanouir sur terre
 Avec une étrange beauté
 Et les sources rejaillir du sein des rochers
 Avec la pureté de l'Innocence »
 Je sentais le souffle du géant
 Dans ma chevelure
 Et le battement orageux de son cœur
 Semblait répondre aux pulsations des étoiles
 Mais le feu allumé par les pâtres
 Était encore loin
 Bien haut bien haut
 Et nous montions sans cesse
 Et le chant de la Légende
 Disait toujours
 « L'Amour était venu
 Illuminer la terre d'une céleste beauté »

ARSENE JERGATH

FOLKLORE DU CACHEMIR

LA LEGENDE DES SOURCES

Il était une fois, au Pays de Cachemir un petit village niché dans une forêt, aux pieds de hautes montagnes. Ce village portait le nom de Khrou. Ses maisons blanches et ocrées brillaient au soleil et de loin Khrou apparaissait comme une grosse topaze sertie d'émeraude. Au temps où se passe cette histoire, il y a bien bien longtemps vivait à Khrou un « Sage » très bon et très pieux qui par charité s'était fait porteur d'eau. Levé avec le soleil, après avoir

longuement prié le Sage chaque matin fournissait de l'eau aux 1000 maisons du village. Mais les maisons étaient nombreuses, les enfants avaient toujours soif, et le ruisseau qui arrosait Khrou était bien petit. C'était un étroit filet d'eau qui traversait, descendant des montagnes, la forêt, et s'en allait à travers champs vers le village voisin. Le Sage avait beaucoup à faire et craignait toujours que le ruisseau ne fut tari avant la nuit. Il y eut une an-

née, un été si torride, que toutes les rivières de Cachemir commencèrent à baisser. Bientôt on vit apparaître le fond rocailleux de leur lit, sur lequel nulle eau ne coulait. Le ruisseau de Khrou sécha avant les autres, et la tristesse du Sage fut grande. De tous côtés il voyait les malades, les enfants, réclamer de l'eau. La forêt jaunissait; la terre séchait et se fendillait; les fleurs et les arbres fruitiers mourraient. Le Sage qui jeunait depuis trois jours se mit à prier la bonne déesse Dourga l'épouse du Dieu Çiva. Il pria et supplia tant qu'elle lui apparut enfin. Le Sage lui expliqua vite la grande sécheresse qui mettait en péril les habitants de Khrou et de la région et la supplia de faire revenir l'eau. Dourga écoutait silencieuse. « Va, » dit-elle enfin « dans la montagne, lorsque tu auras marché deux jours et deux nuits sans t'arrêter, tu atteindras un pré dont l'herbe est rose. Au milieu de ce pré, tu verras trois arbres, marche droit au plus grand sans t'inquiéter des cris que poussera l'herbe. Cherche parmi les racines la fleur merveilleuse. Etend ton manteau sur elle et coupe la. Tu la porteras à Gangabal et tu la jetteras dans le lac. Puis sans regarder derrière toi reviens ici. Ganga te suivra. Mais souviens-toi que quoi qu'il arrive tu ne dois pas te retourner. » Elle disparut à ces mots. Le Sage fit encore une prière pour remercier la bonne Déesse qui venait à son secours. Il se releva vite et marcha vers la montagne. Après deux jours et deux nuits sans se reposer, il atteignit le pré dont l'herbe était rose. Les génies de l'herbe se mirent à murmurer en le voyant approcher. Leurs chuchotements se changèrent en cris, dès que le Sage pénétra dans le pré. Mais lui sans hésiter se dirigea vers les trois arbres qui étaient au centre. L'herbe poussait des clameurs affreuses, qui cessèrent lorsqu'il eut atteint le grand arbre. Le tronc et les feuilles en étaient bleus. Ses branches étaient si larges que l'ombre qu'elles donnaient était aussi sombre que la nuit. Le Sage chercha parmi les racines dorées la fleur de Dourga. Il la trouva vite, elle éclairait tout un coin d'ombre. Il la contempla longuement avant d'oser la couper. Sa tige était d'or pur ainsi que ses pistils. Son cœur était un diamant et ses pétales d'émail bleu pâle se détachaient sur les feuilles, taillées d'une seule émeraude... Suivant l'ordre de Dourga, le Sage enveloppa la fleur merveilleuse de son manteau et la coupa. Il quitta le pré aux herbes roses, maintenant muettes, car il tenait dans sa main la Reine des fleurs de l'Himalaya, et descendit de la montagne vers Gangabal. Là il jeta la fleur dans le lac sans la regarder, et très vite sans se retourner il reprit le chemin de Khrou.

Soudain un joyeux bruit d'eau se fit entendre derrière lui, il comprit que la promesse de Dourga se réalisait. Il marchait allègrement vers son village songeant à la joie de tous ses enfants, les yeux encore éblouis par la beauté de la fleur merveilleuse qu'il avait été le premier à toucher. Cependant les

Djinns qui gardaient le lac devinrent furieux de voir une partie des eaux s'en aller. Ils décidèrent d'empêcher le Sage d'obéir à Dourga.

Ils se jetèrent tour à tour sur lui, le frappant, l'insultant, le pinçant, et lui infligeant mille tourments. Mais, lui, supportait tout sans se retourner. L'un des Djinns se transformant en neige s'abattit sur lui. Gelé et trempé jusqu'aux os, le Sage marchait toujours; un autre prit la forme d'un vent brûlant et tourbillonna longtemps sur lui. Le Sage étouffait, mais marchait toujours. Deux heures passèrent ainsi. Il approchait de Khrou et se voyait déjà sauvant son cher village de la soif, et les villageois le bénissant. Un Djinn voyant cette petite porte de la vanité ouverte en son esprit, pensa qu'il n'était plus sur ses gardes, et se changeant en guêpe le piqua cruellement à l'oreille. Le Sage dont la patience était à bout se retourna vivement criant : « Non ma sœur, la guêpe, ne me piquez pas, je vous prie ! »

Hélas... ce fut pour voir le Ganga qui le suivait depuis le lac, s'arrêter et rouler ses eaux vers Gangabal ! Affolé le Sage se mit à prier Dourga de nouveau. Mais la Déesse était irritée et lui apparaissant elle lui dit : « Tu m'as désobéi en te retournant, Ganga ne pourra plus venir à Khrou ». Et comme les supplications du Sage attendrissaient son cœur, elle ajouta : Prends le manteau qui a couvert la fleur merveilleuse. Je lui donne pouvoir de faire jaillir une source toutes les fois que tu l'étendras sur le sol. » Elle disparut et le Sage la remerciant courut vers le village. Il étendit son manteau sur la place où fraîche et limpide une source jaillit. Il était temps, chacun à Khrou était bien près de mourir de soif. Les 1000 maisons blanches et jaunes furent bientôt vides. Chacun venant boire et remplir, qu'un pot, qu'une cruche, et tous bénissaient le Sage. Mais lui souffrait de n'avoir pu amener le Ganga; il fit le vœu de parcourir tout le pays de Cachemir comme pénitence pour sa désobéissance et de faire jaillir partout où il le faudrait une source vive. Il se mit en route sur l'heure et sauva ainsi bien des êtres qui auraient péri en cette année de grande sécheresse. Et c'est ainsi que naquirent les sources, au pays de Cachemir.

(Légende)

adaptée par : J. de Bargedé



NOËL, NOUVEAU STYLE

Le nom n'a pas changé; mais la chose diffère presque à s'y méprendre de ce que Dickens entendait par « Christmas ». Par exemple, il n'y avait pas d'arbre à Dingley Dell, et, hormis le don de cinq shillings à Sam Weller, on n'y faisait pas de cadeau. Pour Monsieur Pickwick et ses amis, Christmas était affaire de bien manger, et de boire mieux encore, avec, de temps à autre, des déchainements de rires et de grosses farces tout à fait familiales.

Quant à nous, qui venons trois générations après, le mot implique cette teutonne plante verte importée par le Prince Consort; cette infinité de cadeaux si lourds à la bourse et si gênants à qui les reçoit; ces restaurants, salles de bal, théâtres, cabarets, tous ces divertissements professionnels supérieurement organisés que fournissent les astucieux hommes d'affaires qui gèrent l'entreprise industrielle des plaisirs. Le nom est le seul lien qui rattache ce Christmas d'un nouveau style à la fête de Pickwick.

Il est évident que l'arbre ne fut qu'un accident. Si la Reine Victoria avait épousé un Français, sans doute nous offririons-nous de mutuelles « étrennes » et inaugurerions-nous l'année par des séries de visites aux membres les plus éloignés et les plus personnellement antipathiques de nos innombrables cousins. (Les cousins sont innombrables, en France.) Mais, le fait est là : elle s'offrit un prince du pays des tannenbaums. C'est donc aux vertes branches d'un tannenbaum, et le jour même de Christmas, que nous attachons nos présents.

L'arbre, je le répète, fut un pur accident, une chose étrangère au domaine du déterminisme, l'effet d'un tempérament. Mais, tous les autres changements qui se sont produits dans nos coutumes de Noël depuis le Dingley Dell de Dickens, résultent de phénomènes impersonnels importants. Du temps de Dickens, et avec un redoublement de célébrité après sa mort, la production industrielle n'a pas cessé de croître considérablement. Mais aucune production ne peut croître si la consommation n'augmente dans les mêmes proportions. Il devint nécessaire d'activer la consommation, de procurer aux gens, jusque dans leurs foyers, des raisons, ou mieux encore, d'impérieuses déraisons pour qu'ils consomment. D'où l'essor de la publicité, et, petit à petit, avec une sûreté qui s'affirme avec le temps, on a acheminé vers le canal d'une industrie lucrative toutes les émotions et tous les instincts humains qui se prêtaient à cette combinaison.

Le producteur qui réussit à canaliser l'un des be-

soins de l'homme, s'ouvre à lui-même et à ses successeurs une inépuisable mine d'or. C'est ainsi que l'art et l'industrie, depuis des temps immémoriaux, prospèrent sur le riche terrain de nos deuils et de notre effroi devant la mort. Le commerce a retiré presque autant de profit des cérémonies du mariage que des enterrements et, au cours de ces dernières années, un américain de génie a découvert la manière d'amener les sentiments d'affection filiale à justifier un développement de la consommation; fleuristes et confiseurs des Etats-Unis ont quelques raisons de bénir l'inventeur du « Mother's Day ».

L'amour des sensations est aussi profondément enraciné dans la nature humaine que l'amour maternel; le désir du changement, du nouveau, de ce qui relève la monotonie quotidienne, aussi fort que le désir sexuel ou la terreur de la mort. Les hommes ont institué des fêtes et des jours fériés pour apaiser ces appétits. Le Christmas de Monsieur Pickwick était le jour de fête par excellence de l'ancienne manière — le temps des parties de plaisir et des turbulents ébats, le fastueux et scintillant maître joyau dans le collier des jours gris et sans histoire. Psychologiquement, il remplissait son rôle. Non pas dans le domaine économique, cependant, c'est-à-dire celui qui nous concerne. Le Christmas pickwickien faisait fort peu pour activer la consommation; c'était, en grande partie, une fête sans dépenses. Les seules gens à retirer de la fête un grand bénéfice d'argent, étaient quelques marchands de vin, quelques distillateurs et quelques marchands de volaille. Pour un industrialisme de plus en plus efficace, un tel état de choses n'était guère tolérable. On canalisa donc Christmas. On mit le harnais sur cet instinct profond qui attire l'homme vers les fêtes et, on lui donna à tourner une très respectable petite roue dans la salle d'une fabrique. Aujourd'hui, Christmas est un événement économique important. Ceux qui répartissent les marchandises dépensent de grosses sommes d'argent en publicité pour de virtuels cadeaux et, (puisque c'est à l'homme qui paie le joueur de flûte, de désigner l'air), les journaux renforcent leur publicité en entretenant cette idée que les Chrétiens, aujourd'hui, ne sauraient mieux exprimer leur bonne volonté mutuelle que par l'échange de produits fabriqués.

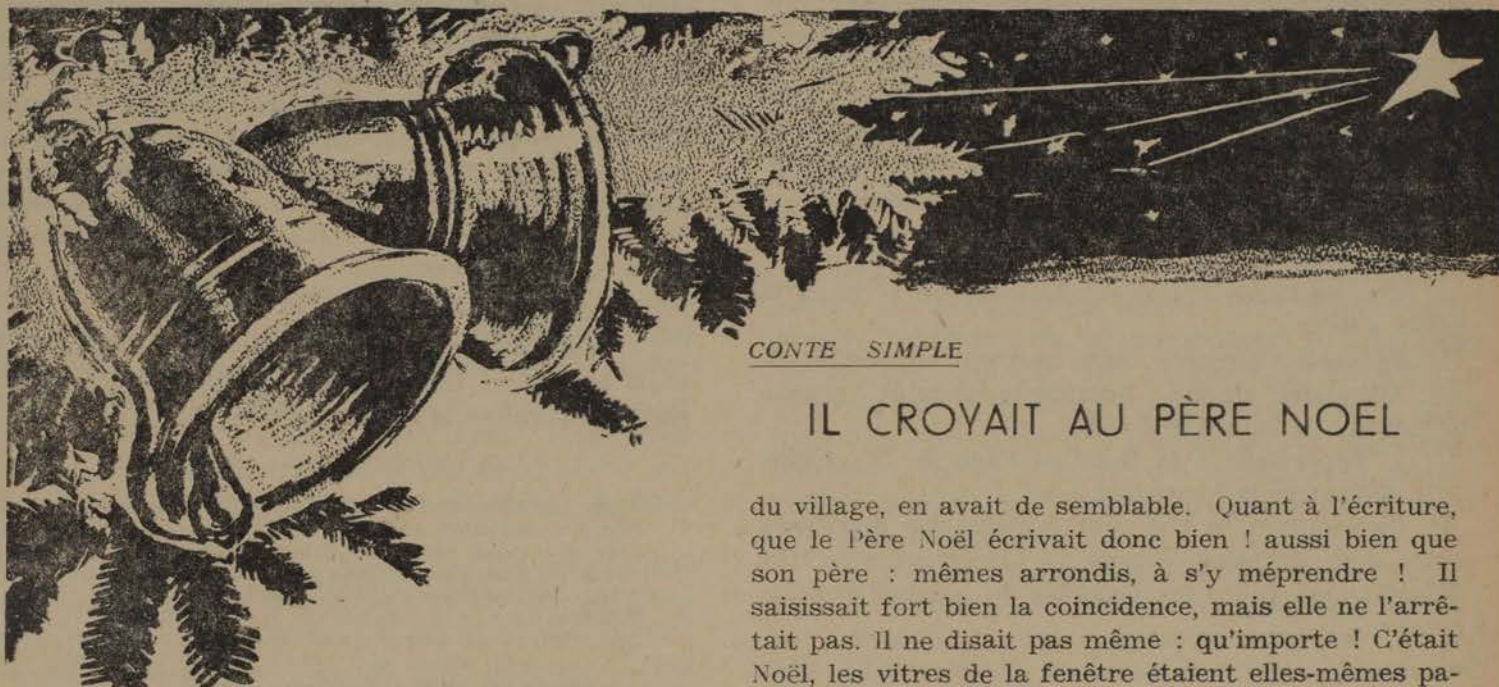
Les trente dernières années ont vu les emplois d'aubergiste et de forain s'élever au rang de grandes entreprises commerciales. Les grandes entreprises commerciales dépensent de l'argent en publicité. C'est pourquoi les journaux ne cessent de suggérer l'idée que seuls peuvent se divertir ceux qui prennent ce

que les fabricants de plaisirs leur offrent. Les protestations d'amitié à l'égard du Noël familial de Dickens sont faites seulement du bout des lèvres, par une presse qui tire un revenu régulier des métiers du traiteur et du marchand de plaisirs. Les explosions de ri-

res au foyer ne coûtent rien, et ces fêtes gratuites sont un chose qu'un monde industrialisé ne saurait tolérer.

Aldous Huxley

(traduit de l'anglais, par François Talva.)



CONTE SIMPLE

IL CROYAIT AU PÈRE NOËL

Il croyait au Père Noël; il y croyait bien.

Ses parents n'étaient pas riches. Ils faisaient marcher un de ces vieux moulins à meules de grès qui tournent lorsqu'il y a assez d'eau dans le réservoir. Quand le réservoir était à sec, il fallait se payer une machine à vapeur : cela coûtait cher, ils travaillaient à perte.

Mais chaque matin de Noël, le petit Georges se laissait descendre de son lit très haut, cherchait le sol du bout de ses orteils et courait en chemise vers le grand foyer prendre les deux chaussures qu'il avait cirées la veille et posées sur les pattes du trépied accroché dans la cheminée. Il se remettait au lit, s'engouffrait dans la tiédeur des couvertures et des draps, sa mère lui mettait deux oreillers derrière le dos pour le caler et, il plongeait les mains dans la tige du premier soulier : une grosse boule de papier soyeux ! Il devinait déjà à la rondeur de la forme une belle orange bien jaune, bien lisse, bien parfumée. Ce parfum-là, c'était Noël. Puis, un sac de papier blanc : des bonbons de chocolat. C'était tout. Dans l'autre, il fallait plonger la main plus avant : un petit paquet attaché de ficelle rose : deux sabots de chocolat, un petit Jésus impossible à croquer, couché dans chacun d'eux. Encore quelques tâtonnements de la main jusqu'à la pointe de la chaussure, un léger obstacle. Qu'est-ce donc ? Un papier plié en quatre. Il l'ouvre : « Mon petit Georges, tu as été gentil cette année, voici ta récompense ». Le papier, il le connaissait : une feuille de papier à musique avec des rangées de cinq traits. Son père qui jouait du baryton dans la fanfare

du village, en avait de semblable. Quant à l'écriture, que le Père Noël écrivait donc bien ! aussi bien que son père : mêmes arrondis, à s'y méprendre ! Il saisissait fort bien la coïncidence, mais elle ne l'arrêtait pas. Il ne disait pas même : qu'importe ! C'était Noël, les vitres de la fenêtre étaient elles-mêmes parées de fleurs de givre.

Une fois l'an, une fois l'an seulement ! Pourquoi donc ? Si le Père Noël est si riche et si bon, si rien ne lui est impossible, pourquoi ne viendrait-il pas plus souvent ?

Au beau milieu de l'année, un soir d'avril, après des semaines et des semaines grises, sans fêtes ni surprises, il se mit à décroter ses souliers, à les frotter, à les cirer. Il y mettait une si grande application que son père en fut surpris :

— Que se passe-t-il ? Où veux-tu aller ?

— Nulle part !

— Tu frottes bien dur !

— Peut-être !

— On dirait que tu veux les mettre dans la cheminée.

— Pourquoi pas ?

— Le Père Noël ne t'apportera rien !

— On verra !

Il mit en effet ses souliers dans la cheminée. Il s'endormit lentement. Le matin, quand il fut seul, il sortit du lit prestement, courut au foyer, leva les yeux vers le trépied, prit les chaussures.

Vides !

Le Père Noël l'avait abandonné ! Un froid lui traversa l'âme. La maison lui parut sombre et maussade. Ses parents eux-mêmes n'avaient rien compris à son désir d'enfant.

Quand on est bon, ne peut-on l'être qu'une fois l'an ?

C. Lemaine

NOËL CHEZ LES ECRIVAINS

ESSAI DE CHOIX

Il est presque impossible de rassembler dans une bibliographie de Noël qui serait cependant précieuse, tous les contes que cette fête a inspirés aux écrivains.

On en connaît quelques-uns. Personne n'ignore ceux d'Alphonse Daudet. Mais, à l'usage de ceux qui désireraient lire des contes originaux, dégagés de la mièvrerie si fréquente dans le genre, nous allons indiquer quelques titres.

Guy de Maupassant : Un réveillon — Nuit de Noël — Conte de Noël.

Charles-Louis Philippe : La nativité (« Dans la petite ville »).

François Mauriac : Conte de Noël (« Plongées »).

Alexandre Arnoux : Fortuné le Riche et Agricola le Pauvre. (« Suite Variée »).

J. Supervielle : le bœuf et l'âne de la crèche. (« L'Enfant de la haute mer ».)

On ajoutera, si l'on veut, à l'occasion du nouvel an, le conte d'Anatole France : « Les étrennes de Mlle de Doucine » (dans les « Contes de Jacques Tournebrouche ».)

L.P. FARGUE ET NOËL

Le poète L.P. Fargue, qui vient de mourir, nous a dit l'an dernier l'un de ses souvenirs de Noël :

« Une année, j'ai trouvé dans mon soulier le jouet qui me faisait rêver depuis des mois : un merveilleux chemin de fer mécanique, avec beaucoup de rails et des tunnels. Alors je connus le vrai bonheur en faisant faire de grands voyages à mon rat blanc apprivoisé. Je mettais dans la locomotive une pastille de sérail pour imiter la fumée, et mon rat blanc en manteau de fourrure se mettait à la fenêtre du wagon pour ne rien perdre du paysage, de l'odeur et du mouvement qui le grisaient doucement. Je me demandais encore aujourd'hui lequel de nous deux était le plus content du Père Noël. »

L'ARCHE DE SAINT-POL-ROUX

Charles Daniélou nous rapporte le récit suivant :

« Un petit navire dont l'arrivée avait été annoncée la veille par un télégramme, parti de régions inconnues, avait attiré le jour de Noël 1910, sur le port de Camaret-sur-Mer, toute la population des marins, des femmes et des enfants — des enfants surtout.

A l'avant se tenait tout droit un vieil homme aux longs cheveux gris, à la barbe blanche et au capuchon neigeux — un vrai Père Noël de nos rêves enfantins.

Et la frêle embarcation apparut chargée d'une innombrable cargaison de poupées, tambours et cer-

ceaux, ballons, mécanos et polichinelles pour les tout-petits, de cigarettes, cigares et chiques pour les loups de mer, et de sacs de bonbons enrubannés pour les dames, qui ne fumaient pas encore dans ce temps.

Quand l'étrange et spectaculaire vieillard eut mis le pied sur le quai, il se présenta lui-même, à la foule grouillante, sous le nom de Saint-Pol-Roux le Magnifique — car ce Père Noël n'était qu'un poète qui venait demander l'hospitalité aux populations camarétoises. »

« L'AN NEUF »

Saint-Pol-Roux vivait dans le merveilleux, le rêve, le beau rêve. Témoin les vers suivants qu'il a composés pour saluer la nouvelle année :

« La vieille est morte, vive l'an ! »

*Hiver, printemps, été, automne,
Blanc le premier, roi de la Sève,
Vert le second, roi de la fleur,
Blond le troisième, roi du fruit,
Roux le quatrième, roi du rêve,
Saisons de l'an à venir.
Les quatre rois sont l'avenir.*

*A l'avenir qui vient de naître,
O ma Nanette, ouvre ta porte,
Ouvre ta porte, ouvre ta fenêtre
Et vite porte à l'année morte
Une croix prise au cœur du hêtre.*

« LE REVENANT »

Le pauvre Jehan Rictus a, lui aussi, chanté Noël, mais avec des accents bien différents :

*... Tout d'même, Si qu'y r'viendrait !
Qui ça ? ... Ben quoi ! Vous savez bien,
Eul'trimardeur galiléen,
L'Rouquin au cœur plus grand qu'la Vie.*

*Si qu'y r'viendrait ! Si qu'y r'viendrait,
L'Homme Bleu qui marchait su' la mer
Et qu'était la Foi en balade ...*

*... Car il disait à ses apôtres,
aïmes-vous bien les uns les autres,
Faut tous êt' copains su' la Terre
Faudrait voir à c'qu'y ait pus d'guerres
Et voir à n'pus s-buter dans l'nez,
Autrement vous s'rey tous damnés.*

*... Ah ! mes sou'nirs ... ah ! mon enfance
(Qui s'es. plutôt mal terminée),
Mes ribouis dans la cegminée,
Mes mirlitons, mes joujoux d'bois !
Ahl mes prières ... ah ! mes croyances*

*Si qu'y revèendrait ... Si qu'y r'viendrait
Qyèqu'jour, comm'ca sans crier gare,
En douce, en pénard, en mariolle,
De Montsouris à Batignollss,
Nom d'un nom ! Que coup d'Trafalgar !*

*P'têt'ben qu'y n'aurait qu'du dégoût
Pour é'qu'a produit son sacrifice
Et qu'cette fois-ci, en bonn' justice
L'aurait envie d'nous fou'des coups !*

Une communication à l'Académie d'Athènes

GRECE-FRANCE

Marseille, qui a porté fièrement à travers les siècles le nom glorieux qui lui donnèrent ses colons, les Phocéens, a toujours été et reste encore aujourd'hui; après les terribles épreuves de ces dernières années, un centre d'hellénisme à la fois et de philhellénisme.

D'admirables figures, telles que celle de « Claire » professeur, et recteur de l'Université d'Aix en Provence et auteur d'un ouvrage introuvable aujourd'hui, au titre grec « Massalia », de Jacques Léotard, directeur du « Sémaphore » et secrétaire général de la Société de Géographie et bien d'autres ne font plus partie du monde des vivants. La lignée des fidèles est, cependant dignement représentée par les professeurs Gaston Broche et Emile Ripert, par Léon Banca, membre de l'Académie de Marseille et publiciste notoire, Frédéric Mistral, neveu du grand poète provençal et d'autres qui maintiennent vivace la flamme du philhellénisme.

Tous ces hommes, réfugiés jusqu'à l'année dernière qui, à Avignon et qui, dans un lointain faubourg de Marseille; cherchant dans la solitude à se remettre du choc de la guerre et de ses conséquences, l'écroulement de leurs idéaux humanitaires et pacifiques, attendaient une certaine occasion qui les réunirait à nouveau qui reconforterait leurs cœurs glacés. Cette occasion leur fut donnée par la création, par quelques hellènes de choix, de l'organisation patriotique répondant au nom d'« Union Hellénique » qui a ouvert une Ecole et qui est devenu avec ses fêtes patriotiques et ses conférences, le foyer des Hellènes de Marseille.

J'eus le bonheur, l'année dernière, d'inaugurer, le premier, la série de ces conférences et de reconnaître parmi mes auditeurs tous les philhellènes que j'ai cités plus haut et qui étaient venus entendre, par ma voix, le message de la Grèce héroïque et meurtrie.

Il avait suffi de cela pour que la flamme qui couvait en eux se rallumât. Une idée qui avait été formulée au hasard au cours de cette réunion intellectuelle ne tarda pas à devenir réalité. L'Union Hellénique me réservait pour l'été 1947, l'agréable surprise que fut la création du Comité Franco-Hellénique des relations littéraires et artistiques de Marseille. Sous la présidence d'honneur du Prof. Gaston Broche et de la mienne.

Laissez-moi, cependant vous dire quelques mots au sujet de ces émigrés grecs qu'anime le plus pur esprit patriotique et qui travaillent avec enthousiasme pour maintenir haut, dans la grande capitale du midi de la France, le prestige de la Grèce.

Ces hommes ne sont pas riches et leurs noms ne sont pas connus. Ce sont, tous, des travailleurs; et, cependant, ils ont réussi à communiquer à leurs com-

patriotes leur foi en la grandeur de la Grèce. Je cite au hasard les noms de Georges Paravas, président du susdit Comité, et de M. Michel Tsoulidis, secrétaire.

Ces hommes, ardents et modestes, rappellent, par certain côté, les premiers fondateurs de la « Φιλολογική Ἐταιρεία », tant est sacré le rôle qu'ils ont entrepris de jouer auprès de la colonie grecque de France spécialement dans les circonstances difficiles actuelles.

La première manifestation franco-hellénique organisée par le Comité eut lieu le 7 Juin, dans la grande salle Mazenod, avec, comme orateur, M. Léon Banca, membre distingué de l'Académie de Marseille et collaborateur de plusieurs publications patriotiques françaises, quotidiennes et périodiques. Le sujet de sa conférence fut le « Théâtre d'Aristophane et son actualité » donnée avec le concours des lauréats du Conservatoire de Marseille.

La seconde manifestation eut lieu le 20 Octobre dans la salle des conférences de la Bourse des Valeurs. Frédéric Mistral (neveu) parla de l'œuvre poétique de son oncle à l'occasion du premier centenaire de l'Ecole Française d'Athènes.

Les mots me manquent pour pouvoir décrire l'immense succès de ces deux manifestations intellectuelles franco helléniques dont l'âme et la cheville ouvrière furent notre infatigable ami le professeur Gaston Broche, auteur de tant d'œuvres aux titres grecs ainsi que d'un ouvrage savant sur Pythéas le marseillais, premier explorateur des Iles Britanniques et de l'Islande — la Thulé de la Légende.

J'eus l'honneur de clôturer ces deux manifestations et c'est par un fragment de l'épilogue que je prononçai à la seconde d'entre elles que je voudrais terminer cette communication.

Je ressens le besoin, dis-je, en tant qu'hellène, poète et membre d'une institution officielle de mon pays — l'Académie d'Athènes — de remercier chaleureusement notre cher conférencier au nom illustre pour son bel exposé de ce soir et les éléments qu'il apporte en ce qui concerne les liens intellectuels entre les deux grands poètes de nos pays respectifs. Mistral et Palamas.

Frédéric Mistral, n'est pas un modeste élève d'Homère comme il le disait lui-même par humilité naturelle; mais un de ses plus grands. Il est un rapsode authentique; le virgile de la Provence. Mistral ne peut intéresser une certaine catégorie de lecteurs qui croient que le sens du monde se résume à un certain nombre de situations psychologiques, propres aux hommes fatigués de notre siècle. Je ne veux toutefois pas soutenir que ces situations ne peuvent pas engendrer des poètes et parfois de grands; tels: Ed-

gar Poc, Baudelaire, Tristan Corbière, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire et d'autres encore. « Les voies de l'Intelligence sont multiples », a dit notre grand Denis Solomos et j'ajoute « Nombreuses aussi sont celles du Cœur ». Les peuples pourtant aiment les poètes qui interprètent leurs sentiments d'une manière directe. Lorsqu'il en naît ils s'empressent de les sacrer comme guides et de les couronner de lauriers et de myrtes.

Frédéric Mistral appartient justement à cette catégorie de poètes. C'est pourquoi il est devenu l'idole de ses concitoyens; leur héros national. Son peuple cherchait un idéal et Mistral le lui a donné. Il a ouvert la boîte de Pandore et il en est sorti la conscience et la fierté de sa race.

À l'autre extrémité de la Méditerranée, Costi Palamas, peut-être pas si robuste, mais plus profond, devait de par le Destin jouer dans sa patrie un rôle similaire. Il est facile partant de comprendre pourquoi Mistral et Palamas étaient destinés à s'entendre. Palamas, fut le premier d'ailleurs à faire connaître Mistral en Grèce. Sa merveilleuse traduction de l'Hymne à la Grèce, de Mistral, classait d'emblée ce dernier parmi les plus grand philhellènes de tous les siècles.

Et si, pour la Grèce, il nous faut mourir.

Divin est le laurier. L'on ne meurt qu'une fois.

Sotiris Skipis

(de l'Académie d'Athènes)

LE VERGER

*Pour mon ami Coquelin et
La Maison des Comédiens*

*Quel est ce grand verger où le Cid se promène
Et se chauffe au soleil en chevrotant des vers?
Où moins impatient de la sottise humaine
Depuis qu'il voit blanchir le front de Célimène,
Alceste, à son habit met des feuillages verts?
Quel est ce grand verger où le Cid se promène?*

*Ses lointains sont dorés de gloire qui s'envole;
Ses passants sont rasés comme de vieux marquis.
Quel est ce Parc, Théâtre où ta grande âme folle
—Ta grande âme qui fait semblait d'être frivole!...
Se mêle au souffle frais d'un paysage exquis,
Sous un ciel tout doré de gloire qui s'envole?*

*Des vieilles qui n'ont l'air que d'être un peu grimées
Cueillent la fleur où luit l'insect smaragdin.
Plus de sombre avenir! de chambres enfumées!
Et de tous les côtés c'est le côté Jardin!
Et l'on voit doucement marcher sous les ramées
Des vieilles qui n'ont l'air que d'être un peu grimées.*

*Un vieux châle est drapé d'un geste de princesse;
La main de Hermani boutonne un vieux carrick;
On se jette des noms à la tête, sans cesse;
L'un entendit Rachel et l'autre Frédetick!
Et, les arbres du bois devenant un public,
Un vieux châle est drapé d'un geste de princesse!*

*La tristesse s'en va comme un rideaux qu'on lève.
Ah! ne vous doit-on pas verser du rêve un peu,
Vous qui fûtes longtemps des échansons du rêve,
Et, charmeurs de nos soirs, quand votre soir s'achève,
Ne doit-on pas, pour vous, mettre la rampe au bleu?
La tristesse s'en va comme un rideaux qu'on lève!*

*Quel est ce grand jardin plein de songe bleuâtre
Et de comédiens, comme un parc des Watteau?
Où Mascarille, errant sans masque et sans couteau,
Croit remettre un instant sa cape de théâtre
Lorsque l'ombre des pins vient rayer son manteau?...
Quel est ce grand jardin plein de songe bleuâtre?*

*Quel est ce beau verger que protège un Molière,
Tout pensif de sentir l'amour profond du sol
Envelopper son marbre avec les bras du lierre,
Tout souriant de voir Elmire et Dona Sol
Causer, sous les berceaux, de façon familière?
Quel est ce beau verger que protège un Molière?...*

*Ah! la treille au mouvant feston
N'est plus un décor adventice!
Le pâté n'est plus en carton
Qu'il faut que Gringoire engloutisse!
Le Malheur signe un armistice;
Léandre devient châtelain;
Scapin dort; Buridan ratisse...
C'est le verger de Coquelin.*

*Le Traître careese un mouton;
L'Amoureux, humant un calice,
N'a plus sa voix de mirliton,
Mais garde encore l'œil en coulisse!
L'Etoile voit avec délice
Celle du ciel crépusculiu
Luire au miroir d'une onde lisse...
C'est le verger de Coquelin.*

*Don Cesar porte un bon veston;
Harpagon, guéri de son vice,
Redemande du miroton;
Agnès rêve un peu moins novice;
Péridican pêche l'écrevisse;
Quand Argan fait Drelin, drelin,
Vite on accourt à son service...
C'est le verger de Coquelin.*

ENVOI

*Prince, Princesses, l'on vous tisse
Des soirs d'or clair et de fin lin,
Et le Soleil n'est pas factice!...
C'est le verger de Coquelin!*

(inédit)

EDMOND ROSTAND

Un poète égyptien de langue française

AHMED RASSIM

Plusieurs hommes de lettres égyptiens ont exprimé l'âme égyptienne dans ses replis les plus secrets. La renommée de quelques-uns, comme Tahà Hussein ou Khalil Moutran, rayonne dans tout le monde arabe. Mais l'audience des lecteurs étrangers semble surtout réservée au poète Ahmed Rassim dont la plume bilingue s'est aussi aisément exprimée dans sa langue natale qu'en français. C'est, à coup sûr, dans son œuvre de trente années littéraires, écrite, de propos délibéré, pour sa satisfaction personnelle, mais dont la diffusion s'est faite de plus en plus vaste, que le lecteur découvre le tréfonds de cette Egypte éblouissante dont jusqu'ici il n'a connu précisément que l'éclat.

* * *

Né à Alexandrie en 1895, de parents d'origine turque, Ahmed Rassim, son baccalauréat égyptien obtenu, prit ses inscriptions à l'École Française de Droit, au Caire. Il parlait déjà le français et l'anglais comme sa langue maternelle. Une carrière de fonctionnaire, en dépit de son premier livre de poésies en langue arabe et de forme toute nouvelle, allait s'ouvrir devant lui. Du Ministère des Finances, il passe, comme traducteur au Sénat Egyptien. En 1924, il sera attaché à la Légation d'Egypte à Rome, puis à celles de Madrid et de Prague. Rentré en Egypte, il devient, tout à tour, Directeur du Cabinet du Président du Conseil, Secrétaire-Général-Adjoint à la Présidence, Sous-Gouverneur du Caire, Gouverneur de Suez, où sa longue gestion a laissé des traces durables. Aujourd'hui, il est Directeur du Bureau de la Presse, comme Verlaine l'a été sous la Commune.

Les charges et les responsabilités administratives, de plus en plus lourdes, n'ont pas éloigné Ahmed Rassim de la poésie. C'est que celle-ci est en lui, le compose avec le sang et les viscères, lui modèle jusqu'à l'apparence et lui donne grand port. « C'est un dattier », a-t-on dit de lui. De cet arbre égyptien, il a, en effet, non seulement la taille, mais la générosité et le lyrisme végétal. Et cette comparaison, désormais consacrée, en dit suffisamment sur l'importance d'Ahmed Rassim dans la poésie représentative de son pays.

* * *

Pour qu'elle ait réuni tous les suffrages — ceux des Anciens et des Modernes toujours en état de querelle — il faut que l'œuvre d'Ahmed Rassim offre un mélange bien savoureux. « Amalgame de la plus fine culture musulmane et de ce que l'Occident a de moins impur » a écrit Elian J. Finbert qui ajoute que cette poésie lui rappelle celle de Philippe Souault, le seul

poète de France près de qui l'on pourrait ranger Ahmed Rassim : mêmes courbes d'âmes, mêmes divagations passionnées.

En vérité, il y a chez Ahmed Rassim un Oriental dans la lignée de Hafiz et d'Omar Khayyam qui, par surcroît, aurait lu les poètes surréalistes de Paris. Mais que l'on ne s'y méprenne pas : ses confidences sont égyptiennes par leur tournure et par les sentences dont elles sont serties, par ce climat bien défini qui les dore et les parfume, par cette sagesse mi-résignée mi-sarcastique où se découvre l'âme populaire.

L'œuvre poétique d'Ahmed Rassim, qui s'échelonne sur plus de trente ans, qui est parue en plusieurs plaquettes, n'est cependant pas diverse. A quelqu'un qui lui reprochait de ne pas produire « autre chose », il répondit un jour, avec esprit, qu'un pommier ne saurait donner que des pommes. L'enfance et le premier amour (les autres amours n'étant que la recherche éperdue de cet amour défunt) sont les thèmes favoris de ses poèmes. Aussi, ses deux recueils : « Et Grand'mère dit encore... » et « Le Livre de Nysane », souvent réédités en partie, et, enfin, réunis avec d'autres poésies dans l'édition à grand tirage : « Dans le Vieux Jardin », résument-ils le mieux sa poétique.

D sa grand'mère

*Rengigule
Qui fut belle,
qui aimait la figure des nuages
et dont les vieilles mains sont
maintenant croisées dans, la Paix
| de Dieu.*

Ahmed Rassim nous raconte la vie récluse dans le harem, ses jalousies et surtout sa sagesse émouvante, avec une écriture fluide qui ne doit rien à personne, tant elle est singulière. N'ayant cure des règles prosodiques, il écrit, selon son rythme intérieur, des phrases ou des vers blancs, parfois même un quatrain, souvent quelques mots seulement. Mais, alors, c'est un monde nouveau, à peine entrevu à travers les légendes, qui nous apparaît, un monde où circulent et devisent les gens de toutes les castes égyptiennes. Le plus étrange c'est qu'à l'instar du Dr. Mardrus pour la traduction des « Mille et une nuits », Ahmed Rassim a réussi à amener la langue française à se faire l'interprète fidèle de ses souvenirs et de ses pensées les plus nuancées. Etant son propre traducteur (bien qu'écrivant directement en français) il n'a pu trahir son âme et, à travers elle, l'âme de son pays. Ce qui, du reste, a fait écrire à un critique une étude pertinente sur « les résonances particulières de

la langue française exprimant une pensée étrangère ».

« Le Livre de Nysane », dont le succès fut si vaste dès sa parution, est également une contribution à la poésie du terroir. Pour chanter sa seconde création, après la grand'mère Rengingule et avant celles de la servante Zoumboul et du vieux libraire Ali, Ahmed Rassim a retrouvé encore au fond de lui la poésie simple et directe de l'Orient. Les images furent dans ces pages avec tant de naturel qu'on oublie que c'est de l'art, celui que maniait jadis Saadi :

« — O Nysane, plus douce que la nuit sur la mer. J'aime tes paupières de soie quand le sommeil les caresse...

Nysane court à son miroir et, coquette, ferme les yeux. »

Il faut bien que l'amour pour Nysane « douce comme une grappe de glicines » et dont le nom « est mauve comme la tristesse », ait marqué le poète puisque, parti pour Prague et Madrid, c'est encore elle qu'il poursuivra à travers Othylie, la Slovaque blonde « dont la chevelure coule comme une masse de rayons enchantés », ou la Cordobécita, cette danseuse qui rappelle les pages chorégraphiques d'Henri de Montherlant. Il en reviendra avec des « Poèmes d'Espagne et de Tchécoslovaquie » imprégnés de sensualité — une des trois vertus du poète, disait Coleridge à propos de Milton — et de mysticisme.

Nos cœurs, corrompus par l'esprit, s'émeuvent à entendre les syllabes musicales d'un musulman glorifiant les traits virginaux et ivoirins d'une Madone et les joues roses du petit Jésus de Prague. Venu d'Orient, le poète, habitué aux murs nus des mosquées, s'est arrêté devant un autel, dans une église profonde. Un tableau est là qui montre ses couleurs de la Renaissance à la lueur des cierges :

« La Vierge Marie à l'ovale pur semble être plus jeune que son fils Jésus. Parce que le Fils est le Père de la Terre et le Père des Vivants, et que la Mère est la fille de Dieu, son enfant... »

N'est-ce pas du Claudel qui, du reste, chanta, lui aussi, les icones de Bohême tout en rédigeant ses rapports diplomatiques ?

* * *

Revenu en Egypte, Ahmed Rassim s'attelle à une œuvre d'envergure : il recueille un millier de proverbes arabes et les publie en français. Il convient de noter que s'il est des proverbes d'une vérité générale que n'altèrent ni le temps, ni les lieux, il en est d'autres qui ne sont propres qu'à un climat. Faut-il ajouter que ceux-ci sont les plus instructifs sur les coutumes et l'esprit d'une race ? Pas de littérature plus populiste ; pas de document plus probant.

Pour ce qui est des mœurs orientales, les récits des « Mille et Une Nuits » et les « Aventures de Goha » nous ont ouvert, certes, des coffres inestimables. Mais

la valeur de ces œuvres insignes n'est-elle pas due, en grande partie, aux innombrables proverbes qui les émaillent de leur pittoresque ? C'est dire quel intérêt présente un recueil qui les contient eux seuls. Aboul-Fadl-El-Meidanni, qui florissait au VI^e siècle de l'Hégire, en a fait l'expérience, lui dont le livre des proverbes (le premier en date dans la littérature arabe) a fait oublier toutes ses œuvres personnelles. Plus près de nous, John Burckhart, qui repose parmi les tombes musulmanes hors des murs du Caire, a donné une traduction anglaise d'un choix de dictons qu'il a puisées dans ses lectures et ses conversations. Et, voici qu'Ahmed Rassim, le plus égyptien des poètes de langue française, nous fait don, à son tour, d'un lot de proverbes qu'il tiendrait de sa vieille servante Zoumboul qui les aurait entendus un peu partout, mais surtout chez un marchand de musc d'une élocution truculente.

A dire vrai, ces proverbes ne sentent pas toujours les aromates et les onguents de la boutique parfumée : il en est dont d'odeur rappellent plutôt le soukh des épices ; et de certains, drus et gaillards, émanent même des relents de purin. Tant mieux. C'est une preuve qu'Ahmed Rassim a traduit ces fleurons de la langue arabe, non seulement avec ferveur, mais avec scrupule aussi. Et cela pour l'enchantement de ceux qui, épris de littérature du terroir, en demandent une à l'Egypte.

« J'ai conduit mon âne », « L'Ermite de l'Atta-ka », « Le Libraire Ali », — sans compter des livres de critique d'art sur les peintres Mahmoud Saïd, Mohamed Naghi ou Georges Sabbagh, où s'est exercé son sens des valeurs et de la composition — se sont ajoutés à l'œuvre d'Ahmed Rassim qui se révèle être, ainsi et par surcroît, un auteur fécond.

Que ceux qui se plaignent de ne pouvoir connaître les trésors de la poésie arabe qu'à travers les traductions rares, lisent Ahmed Rassim : c'est le seul poète égyptien de langue française dont les textes ont le rythme, les figures et la tournure de pensée de sa langue d'origine. « Il n'est pas beaucoup de poètes aujourd'hui en France, dont l'œuvre exhale ce parfum de simplicité rustique et vigoureux, cette amertume à La Henri Heine et cette grâce qui nous attire vers Ahmed Rassim », a écrit Henri Peyre aujourd'hui professeur de littérature dans une université des Etats-Unis où il a publié ce grand livre qu'est « Le Classicisme Français ».

Il faut bien que la langue française possède une valeur spirituelle bien haute pour que des êtres aussi divers que le Grec Jean Moréas, la Roumaine Anna de Noailles, l'Américain Viellé-Griffin, l'Italien Marinetti, le Belge Verhaeren et l'Egyptien Ahmed Rassim (pour ne citer que ceux-là) l'ait adoptée pour l'expression de leur âme particulière et de l'âme commune à tous les poètes du monde.

Jean Moscatelli



Albert Marquet

SOUVENIRS SUR LE PEINTRE ALBERT MARQUET

par CH. BOEGLIN

Pour évoquer le souvenir du célèbre peintre Albert Marquet, mort au cours de cette année, nous avons prié M. Ch. Boeglin, attaché au Consulat Général de France à Jérusalem, de nous parler de lui, dans "la Semaine Egyptienne". M.Ch. Boeglin, qui habitait l'Egypte avant la guerre et dont on connaît le remarquable talent, était en effet devenu son ami. Il est aussi l'un de ceux qui décidèrent Marquet à venir passer une saison en Egypte. Personne n'était donc mieux désigné que lui, pour rendre, au grand artiste de France sous le couvert d'évocation d'un temps heureux, un dernier hommage. Nous le remercions très amicalement d'avoir bien voulu répondre à notre appel. (N.d.l.R.)

Marquet m'honorait de son amitié et j'en étais fier — car ce grand peintre ne la prodiguait pas facilement.

D'un esprit narquois — toujours souriant — assez timide — il ne fallait cependant pas essayer d'attaquer les peintres pour lesquels il avait de la vénération.

Un jour en ma présence — un interlocuteur prétentieux ayant fait une observation qui ridiculisait le grand Cézanne, — d'un mot sec — de sa voix fluette, — il le remit vertement en place. N'avait-il pas refusé la Légion d'Honneur parce que Cézanne ne l'avait jamais eue !

Je fis sa connaissance il y a quelque vingt ans. C'était au cours d'une croisière en Méditerranée.

Arrivé à bord — je demandai au Commandant qui était une vieille connaissance si — parmi les passagers — il y avait quelques types intéressants. « Non, me répondit-il, du moins, pas à ma connaissance ».

Le lendemain — avisant la liste des passagers — j'y relevai le nom d'Albert Marquet. Je me précipitai à nouveau chez le Commandant et lui demandai si l'Albert Marquet qui figure sur la liste est le peintre. Il n'en savait rien. On peut être bon marin et ne rien connaître à la peinture ! J'interrogeai le Commissaire. « En effet, me dit-il, je crois que cet Albert Marquet est un peintre. » Mais il ne saurait le reconnaître parmi les membres de la croisière. Alors — j'entreprends les recherches. Un peintre — ça se reconnaît à quelque chose — me dis-je. En effet — je remarque un passager bâti en hercule — portant une barbe noire taillée à la Poiret. Pas d'erreur — c'est lui. Je me renseigne : non — c'est un médecin. Enfin un passager me le montre. Le grand peintre Marquet ; un tout petit homme claudicant — portant la bonne grosse moustache mousseuse d'un vigneron du midi — le petit lorgnon aux verres épais en équilibre instable sur un nez solide — et derrière lesquels brillent des yeux gris extraordinairement expressifs. Avec sa femme —

il joue aux « palets ». Je l'aborde. Me présente. Quel est cet importun ? — pense-t-il de toute évidence. Mais de suite — la glace est rompue. L'admiration que j'ai pour sa peinture — il la devine. On le séduit en l'amusant — et à bord — j'avais de quoi l'amuser par certaines aventures. De ce voyage date notre amitié. A Paris — je le présente à M. Miriel qui était le Vice-Président de la Société des Amis de l'Art — et nous le décidons à venir peindre en Egypte.

Ce voyage en Egypte — quel enchantement pour lui qui connaissait cependant l'Afrique du Nord où il faisait de fréquents et longs séjours ! Le Caire l'intéresse par ses musées et ses monuments — et l'amuse par sa vie pittoresque. C'est l'hiver 1928. Il fait beau, la vie est belle. L'envie de peindre — c'est autre chose. Mais Madame Marquet est là qui veille sur notre grand peintre, trop pris par la douceur de vivre. C'est alors le voyage en Haute-Egypte — et la magnifique moisson de toiles qu'il en rapporte — d'une vision exacte, vibrantes de lumière et chargées de mouvement. Le Musée d'Art Moderne du Caire se rend acquéreur d'une de ces toiles.

A chaque printemps — je retrouve Marquet à Paris. Il habitait alors au 19 du Quai Saint-Michel — dans cet immeuble qui abritait « Matisse », Flandin, Marval, et enfin Mizrahi, peintre égyptien que j'ai perdu de vue depuis bien longtemps.

Plus tard, en 1931, il s'installait au No. 1 de la Rue Dauphine — dans un appartement construit sur ses plans. On y dominait de son cinquième étage le Pont-Neuf.

« Toi — tu finiras sur le pont » — lui avait dit son père employé des chemins de fer à Bordeaux — sa ville natale. Il se trompait — car Marquet surplomba — sa vie durant — les ponts — pour la joie de ceux nombreux qui admiraient sa peinture.

Ah ! ces réunions chez Marquet ! les esthètes n'y auraient pas trouvé leur compte, car les bavardages sur les cuisines de l'Art y étaient inconnus. Mais en fait de cuisine — la vraie — c'était autre chose !

Ces dîners chez les Marquet, quels souvenirs ! Pourrai-je jamais oublier une « paella valenciana » que nous prépara un jour le peintre catalan Creixman. Non ! J'ai toujours devant les yeux les deux énormes langoustes qui couronnaient ce plat vraiment royal — je vois encore, parmi les convives, peintres pour la plupart — un jeune poète qui fit large part de la « paella » à sa muse intérieure quelque peu affamée. Peu de femmes savaient mieux que Madame Marquet organiser un dîner — tant pour la joie du « ventre » que pour celui des yeux — car verrerie, vaisselle, — tout était d'un goût — j'allais dire « artistique » — mais quel horrible mot !

Des baies ouvertes dominant la « Seine » — les « Marquet » s'offraient à notre vue. Quels souvenirs — et quelle bénédiction du ciel que de pouvoir jouir de tout cela !...

Après le dîner — on partait faire un « tour » dans les cabarets à la mode — penserez-vous ? Non — nous allions au « Luna-Park ». Les attractions les plus vivantes : montagnes russes — plateaux tournants — que sais-je encore — nous aidaient à digérer. On s'amusait comme je ne m'étais jamais amusé étant enfant — et Marquet s'en payait — car il était d'une simplicité déconcertante.

Les Dimanches, on partait dans sa pissante voiture américaine déjeûner à quelques centaines de kilomètres de Paris. Nous étions toujours ses hôtes — car Marquet était grand seigneur et il connaissait les bons coins. Très myope — il conduisait à tombeau ouvert — c'était sa grande joie. Heureusement que Marcelle — c'était sa femme — écrivain de talent — était là pour essayer de calmer son ardeur. A un rythme régulier — on l'entendait dire : Albert, Albert ! attention ! mais Albert n'en ralentissait pas son allure pour cela.

Ma femme avait le don de la faire rire aux éclats par ses histoires cocasses. Le rire enfantin de Marquet qu'il accompagnait de grandes claques qu'il se donnait sur la cuisse droite — était unique. Pauvre Marquet, il est mort voice quelques mois.

Quand Paris apprit que Marquet était mort, nous dit Claude-Roger Marx — « Paris porta le deuil à sa façon, s'enveloppa de gris pluvieux, fit miroiter l'asphalte, voulut qu'un ciel opaque et chargé de tons limoneux rappelât les harmonies les plus chères au peintre ».

Mais, ai-je besoin de vous parler de sa peinture ? Quelques traits et des plans simples où dominaient les tons gris lui suffisaient pour différencier les éléments et fixer d'une façon souvent « démarquée » mais toujours inimitable — ces aspects de ponts, d'arches, de quais, — qu'un remorqueur rehaussait de sa tache noire.

Marquet est mort. Nous le vîmes pour la dernière fois en mai 1945 à la veille de notre départ pour l'Égypte. Il revenait d'Alger où il avait passé toute la guerre. Il portait allègrement ses 70 ans. Il avait retrouvé son appartement de la rue Dauphine. Aux murs — il avait pu racrocher les toiles merveilleuses de maître qu'il possédait.

Dans son atelier — s'amoncelait la moisson de ses toiles peintes en Algérie. Il me les montra — car il me considérait comme peintre — et j'en ai toujours été flatté.

Ce fut ma dernière visite à ce grand peintre.

Ch. Boeglin

Un poème de LOUIS OVIDE

JEUX D'OMBRE

*Elle a mis pour sortir son voile de dentelle,
Ainsi, où s'en va-t-elle,
Disent de sombres voix,*

*Ses yeux sont trop brillants si son pas est tranquille
Cette lenteur facile
Que cache-t-elle, quoi ?*

*Elle a pris pour marcher sa hauteur de princesse
Mars cette hardiesse
Ne cèle rien de bon,*

*Sa main luit de bijoux, ornées sont ses chevilles,
Surveillons cette fille
Dont l'éclat fait affront.*

*Elle va mollement, feignant la monchalance,
Sa hanche se balance
Comme un appel d'amour,*

*Elle va, ses anneaux tintent l'un contre l'autre,
Quelle est le bon apôtre
Pour qui tous ces atours ?*

*Qu'allons-nous découvrir, où nous conduira-t-elle,
Cette fière gazelle,
Avec ses airs pointus,*

*Ce que nous aurons vu, nous l'irons dire au père
Il faut d'un ton sévère
Défendre la vertu.*

*Hélas ! trois fois hélas ! maudite soit sa mère !
Déconvenue amère
Alors qu'on voit le port !*

*Elle allait, de son pas d'impératrice altière
Dans le vieux cimetière
Tant parée, voir ses morts.*

Louis OVIDE

DEVANT LES HAUTES LICES

Un article inédit d'EDOUARD HERRIOT

de l'Académie Française
Président de l'Assemblée NationaleEdouard Herriot
Lino de Maurice Bouvier

Je veux croire que l'importante exposition qui va resumer six siècles de tapisserie française sera l'occasion d'un nouveau rapprochement intellectuel et artistique entre les Etats-Unis et la France. On rappelle récemment que George Leland Hunter a dédié l'ouvrage qu'il publiait, à Philadelphie, il y a une vingtaine d'années, «*To France, the mother of tapestries*»; on fait observer que les mots Arras, Arrazo, sont devenus à l'étranger des noms communs, comme Gobelins en Allemagne. Même avant leur achat par Louis XIV, lorsqu'ils n'étaient encore qu'une teinturerie privée, les Gobelins avaient reçu droit de cité chez nos meilleurs auteurs. Rabelais, parlant de la Bièvre, écrit : «*Et c'est celui ruisseau qui, de présent passe à Saint-Victor : auquel Gobelin teint l'écarlate*». Ronsard célèbre «*le drap enyvré des eaux du Gobelin*».

Dans cette longue histoire qui nous fut présentée naguère à Paris, au Palais du quai de New-York, ce

sont les débuts qui marquent la période la plus touchante. Pour nous en rendre compte, il nous faut remonter jusqu'à la fin du XIV^{ème} siècle et à l'émouvante tenture de l'Apocalypse, conservée au Musée d'Angers. Entre de telles œuvres et les miniatures de nos vieux manuscrits, la parenté est évidente. Et c'est un document bien saisissant sur l'état d'esprit de ce temps où l'imagination invente librement, hors de tout contrôle de la raison, fait galoper des cavaliers sur des chevaux de cauchemar et peuple la terre d'animaux fantastiques. Les révélations de Dieu à Saint-Jean pendant son exil à Patmos, les sept visions ont bouleversé l'esprit du tapissier parisien Nicolas Bataille comme elles troublent encore aujourd'hui mon confrère et ami Paul Claudel. Cet art qui utilise, pour l'écarlate, la cochenille, pour le rouge, la garance et, pour le jaune, cette sorte de réséda que l'on dénomme la gaude, il ne peut plaire que si l'on a renoncé à lui

demander ce qui sera l'acquisition des techniques ultérieures, la correction des perspectives, la science de la troisième dimension. Il conte l'histoire sainte; il convient, comme l'art du vitrail, auquel il faut l'associer, à la nef des cathédrales. Beauvais nous conte la vie de Saint-Pierre; la Chaise-Dieu exalte les œuvres du Christ. La vierge triomphe à Notre-Dame de Beauce.

Mais les grandes salles du château s'adaptent aussi à ce genre de décoration. De même que les scènes de la nature offrent leurs ressources pour la garniture des fonds ou des bandes, les épisodes de la chasse, la vie des métiers, les travaux de la forêt, les vendanges, les paysages prennent place dans ces décors de plus en plus fleuris. La galanterie aussi s'exprime sur ces images de laine comme dans les romans à la mode. Une tapisserie justement célèbre du Metropolitan Museum de New-York indique dans la représentation des personnages des progrès parallèles à ceux de la peinture.

Nous n'entendons pas faire, au sujet de ces chefs-d'œuvre, du nationalisme étroit. Beaucoup d'entre elles viennent d'Arras qui, malgré l'occupation temporaire de Louis XI, est dominée par Maximilien d'Autriche et ne sera rattachée à notre pays qu'au milieu du XVII^e siècle. Il nous semble cependant que les pièces sûrement françaises sont moins chargées, moins confuses, plus ordonnées, mieux aérées que les pièces de provenance flamande.

Une série surtout nous fait rêver, en évoquant pour nous la vie courtoise des châteaux de la Loire et les débuts du XVI^e siècle. C'est la série, sur son fond garance, de la « Dame à la Licorne ». Une licorne ? Qu'est-ce à dire ? L' « unicornis » du latin, la bête imaginaire qui a le corps d'un cheval et la tête d'un cerf, avec une seule corne, empruntée, dans la pratique, à l'antilope ou au narval. On a prétendu nous donner de cette tapisserie une explication symbolique. Ce serait une interprétation des cinq sens : la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat et le goût. Mais il y a six panneaux. Quel serait donc le mystérieux sixième sens ? Je préfère penser que l'artisan a cédé seulement à des intentions décoratives pour encadrer un personnage de femme d'un type déjà raffiné. A mon seul désir, énonce la dédicace de la tente qui encadre cet être charmant. Les armoiries évoquent la famille lyonnaise des Le Viste. En face d'une œuvre si délicate, j'éprouve les mêmes impressions, superficielles, peut-être, mais bien agréables, que devant le « Printemps » de Botticelli.

Le succès de la tapisserie française est si grand que, pour y répondre, François I^{er}, ce roi hardiment novateur dans tous les domaines, crée, en 1530, une manufacture royale dans son Palais de Fontainebleau. Il est permis de regretter la liberté que cette première nationalisation enlève aux ateliers privés. La Renaissance fleurit. Francesco Primaticcio dirige toutes les œuvres de décoration et d'architecture. Avec

lui le goût des rinceaux et des arabesques modifie le style jusque-là plus large, plus spontané. Le sujet principal s'encombre d'armoiries et de devises; la composition subit l'influence de la gravure. Catherine de Médicis, pour manifester sa douleur de veuve, provoque la suite d'« Artémise » qui, cette fois, nous fait penser moins à Botticelli qu'aux « Triomphes » de Jules Romain et de Mantegna. Les cartons évoquent la peinture des galeries; les bordures prennent de l'importance. Malgré l'intervention intelligente et active de Henri IV, la tapisserie française décline au profit de la concurrence flamande. On regrette cette vie, même naïve, qui animait, sans le secours des fils d'or et d'argent, la belle imagerie du XV^e siècle. Dans les fragments qui entourent mon Cabinet de travail, je me réjouis moins d'un savant « Sacrifice d'Iphigénie », que d'une scène expressive de vendanges. La tapisserie, désormais, se subordonne à la peinture et à la littérature. Elle se laisse envahir par l'idylle de Gombaut et Macée. Les plus grands peintres, Lesueur, Poussin, Philippe de Champagne fournissent des modèles; or, selon nous, la tapisserie doit être une œuvre originale et non un tableau tissé ou une gravure en couleurs.

L'établissement d'une manufacture au début du XVII^e siècle, dans le voisinage de la teinturerie appartenant à la famille Gobelin, va modifier profondément l'histoire de la tapisserie. Ici comme en tant d'autres domaines, Colbert fait sentir l'influence de son génie, en achetant l'établissement, dès 1662, et en groupant les divers centres parisiens : ateliers de la Trinité, du faubourg Saint-Marcel, du Louvre et du faubourg Saint-Germain. Le Brun dirigera l'entreprise et y adjoindra l'atelier de Maincy, installé par Fouquet près de son magnifique château. L'édit qui crée l'institution date de 1667. Je me rappelle avoir visité les jardinets attribués par le roi aux artistes qui conservent un certain droit d'initiative. Aux Gobelins, on travaille à la fois la haute lice (du latin licium, fil) exécutée sur un plan vertical, et la basse lice, sur un plan horizontal. De nombreuses compositions s'inspirent de Raphaël. Mais Le Brun marque son influence personnelle en des tentures comme celles les « Éléments » et des « Quatre-Saisons ».

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la nouvelle Manufacture aura surtout pour objet la glorification des actes du roi. Dans cette interprétation sincère de l'histoire, la tapisserie retrouve intérêt et une grandeur qu'elle avait en partie perdue vers la fin du XVI^e siècle. De ce point de vue, les travaux des Gobelins demeurent un document d'une valeur inestimable. Dans la série des demeures royales, la composition qui a requis la collaboration de Mounoyer et de Bools, de Van der Meulen et de l'architecte Anguier, apparaît comme une merveille d'habileté, d'équilibre et de goût. La personnalité de Le Brun dans l'histoire de l'art français apparaît d'ailleurs de plus en plus

La

Bière

S T E L L A

EST ET RESTERA

La
Première
du Pays

BANQUE BELGE & INTERNATIONALE EN EGYPTE

S.A.E.

Autorisée par décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital Souserit	L.E.	1.000.000
Capital Versé	L.E.	500.000
Réserves au 1-7-1947	L.E.	160.000

Siège Social au CAIRE : 45, Rue Kasr-el-Nil - R.C. 39
Siège à ALEXANDRIE : 18, Rue Talaat Harb Pacha - R.C. 692

Traite toutes opérations de Banque

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

SIÈGE SOCIAL : PARIS - 14, RUE BERGÈRE.

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE
R.C. 255

LE CAIRE
R.C. 360

PORT-SAID
R.C. Canal No. 11

Toutes Opérations de Banque

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

AGENCES en FRANCE — en GRANDE-BRETAGNE — en BELGIQUE —
aux INDES ANGLAISES — en AUSTRALIE — à MADAGASCAR — en TUNISIE

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH AMERICAN BANKING CORPORATION, 31, Nassan Street.

importante à mesure qu'on la connaît mieux. A la mort de Colbert, Louvois le disgracie et le remplace par Mignard. Mais son influence subsiste. C'est grâce aux Gobelins dirigés par Le Brun que l'art décoratif français s'est imposé en Europe durant une longue période. Les tentures des « Enfants jardiniers », les « Indes », conservées au Palais-Bourbon, datent de cette glorieuse époque. De même, l'admirable « Prise de Dôle » entreposée au Ministère de la Guerre. Ces diverses séries, « l'Histoire du Roi », les « Châteaux Royaux » plaisent pour les mêmes raisons qui nous faisaient admirer les tapisseries du Moyen-Age. Elles traduisent avec vérité toute une époque. C'est le siècle de Louis XIV qui revit ici, jusqu'au temps des grands revers et sans pompe inutile, sans adjonction de faux décors. La délicieuse série des « Châteaux Royaux » nous permet le plus intéressant voyage au Louvre et au Palais-Royal, à Versailles et à Saint-Germain, et à travers toute la France. Après Le Brun et Mignard, l'administration de Mansart et du duc d'Antin est loin d'avoir le même éclat. A ce dernier, il faut au moins savoir gré d'avoir employé — en particulier pour la réfection de la « Tenture des Indes », un excellent peintre encore trop peu connu, François Desportes.

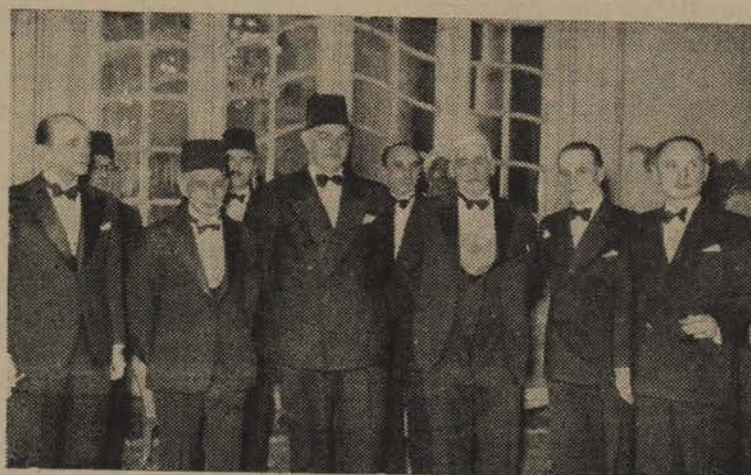
Après Le Brun, les Gobelins connaîtront encore de grands noms : Oudry et Boucher (celui-ci, selon moi, plus discutable). Mais ne demandez pas au

XVIII^{ème} siècle de traiter les sujets religieux avec cette naïveté qui fait le charme du XV^{ème} siècle. La condamnation d'Aman, dans l'histoire d'Esther, est traitée comme le sera plus tard — toutes différences gardées — la « Mort de Sardanapale » par Delacroix. L'histoire contemporaine, maintenant, ne fournit plus que des motifs sans grandeur. On voyait Louis XIV combattre; on voit Louis XV chasser. Dans l'Histoire de Don Quichotte, l'accessoire devient le principal. Et les bergères nous viennent du théâtre, non des champs.

A cette histoire générale, les manufactures de Beauvais, d'Aubusson et de Felletin apportent leur contribution particulière. Après un long abandon, l'art de la tapisserie a connu, depuis 1905, grâce Gustave Geffroy, un certain renouvellement. L'Etat a, de nouveau, pris en main la direction de cette renaissance, mais il nous a manqué un Le Brun et un Colbert. Des artistes, comme Jean Lurçat, ont entrepris toute une rénovation. Le snobisme et la mode ont joué leur rôle dans certaines manifestations récentes, provocantes plus que décisives. Ce n'est pas que la tapisserie manque de grandes surfaces à décorer, mais elle n'a pas trouvé une technique d'adaptation au temps présent comme le firent jadis l'art spontané du Moyen-Age et l'Ecole classique du XVIII^{ème} siècle. Tout un avenir nouveau lui est ouvert.

Edouard Herriot,

AU MINISTERE ROYAL DES AFFAIRES ETRANGERES



Un instantané pris au cours du dîner offert au Ministère des Affaires Etrangères en honneur des nouveaux membres du corps diplomatique. S.E. le Ministre des Affaires Etrangères, Khachaba Pacha, photographié à côté de S.E. Abdel Hadi Pacha, Directeur du Cabinet Royal de l'Ambassadeur d'Iran et des Ministres d'Italie et de Norvège.

LA VIE ARTISTIQUE

RENAISSANCE DE LA TAPISSERIE

Un article inédit de **RAYMOND COGNIAI**

Différentes manifestations tant en France qu'à l'étranger ont attiré l'attention des amateurs sur un très important mouvement de renaissance en faveur de la tapisserie. Il y a déjà des années que le peintre Jean Lurçat a pris l'initiative de ce mouvement et y a apporté tant de foi et d'acharnement qu'il a fini par entraîner avec lui plusieurs artistes de valeur et par faire triompher ses idées. Ainsi a-t-on pu voir des peintres comme Dufy ou Gromaire, faire d'importants cartons et apporter à ce renouveau le prestige de leur nom et de leur talent.

Cet effort ayant porté ses fruits, il est intéressant de le voir maintenant s'étendre et passer sur un autre plan. En effet, pour que cette expression nouvelle ait tout sa signification et son prolongement dans le temps il ne suffit pas que quelques artistes au talent reconnu s'y soient intéressés.

Il est nécessaire qu'à la suite de ces aînés, les nouvelles générations comprennent le sens de cette recherche et, à leur tour, fassent un effort pour apporter leur contribution et préparer l'avenir selon les formes et les aspirations de leur génération. Il faut, pour obtenir une garantie de durée, que s'effectue cette relève d'une génération à l'autre par laquelle se construit et se perpétue une tradition vivante.

C'est à ce titre, avant tout autre, que l'initiative prise récemment par quelques jeunes artistes nous semble extrêmement importante. Mais ce qui double l'intérêt de cette expérience, c'est qu'elle comporte une leçon et préfigure l'avenir non seulement sur le plan artistique, mais aussi sur le plan social, dans la mesure où elle construit une organisation matérielle, valable pour aujourd'hui et pour demain.

Voici de quoi il s'agit : l'an dernier, une dizaine de jeunes artistes cartonniers se sont groupés en coopérative avec dix artisans d'Aubusson, afin de mettre en commun leur effort et leurs connaissances mutuelles. Chaque carton de tapisserie est soumis à l'approbation de la Société qui en discute les mérites, demande à l'auteur les modifications jugées nécessaires et, lorsque le modèle en est accepté, charge un des tisserands de l'exécuter. Chaque tapisserie est reproduite quatre fois. Les services d'exploitation (organisation d'exposition, ventes, etc...) sont mis en commun au profit de tous. Devant les premiers résultats obtenus le nombre des cartonniers est, en un an, passé à douze, celui des artisans à quarante, et, d'après les prévisions, il est probable que, l'année pro-

chaine, la coopérative comptera quarante cartonniers et cent artisans.

Le groupe initial réunit les artistes de tendance très différente puisqu'on y relève côte à côte les noms de Maurice André, Petrus Bride, Boudal, Guillemard, Boris Stalisky, Vogensky entre autres. La volonté de ces initiateurs est de conserver dans l'avenir la même liberté, la même couverture très impartiale, aux tendances les plus diverses.

Afin de donner à cette initiative tout son rayonnement, le groupe a décidé, cette année, d'organiser sa prospection à l'étranger et de faire connaître, par des expositions et même par une organisation commerciale chargée de la vente, les différentes productions. Cette forme de l'artisanat français rénové, selon une esthétique bien actuelle mais s'appuyant sur des procédés techniques de la plus haute tradition, affirme, une fois de plus, le lien indispensable entre le présent et le passé, dans cette création française qui retrouve sa vigueur et sa raison d'être au moment même où une commercialisation excessive et sans imagination semblait avoir conduit la tapisserie française à un niveau d'une médiocrité sans remède.

La formule adoptée aujourd'hui, permet d'aboutir à des prix de revient assez bas pour que cette production échappe à l'aspect spéculatif que risquaient de lui donner les premiers résultats obtenus. Certes il était intéressant que les grands amateurs et que des collectionneurs de pièces rares, aient le désir de posséder une tenture signée de Dufy ou de Lurçat, mais pour que le mouvement ait vraiment toute son ampleur, il est plus important que cette même possibilité soit à la portée de fortunes plus modestes et que, le goût s'en répandant, l'usage en puisse devenir courant dans les décorations d'intérieurs.

De toute évidence, la mode actuelle des murs nus, des cadres dépouillés est, entre toutes, favorable à ce renouveau. Dans cette austérité que nous avons voulue, la tenture, par sa matière autant que par son sujet, prend une valeur d'intimité et de chaleur esthétique.

Sans doute sommes-nous encore au début d'un grand mouvement que nous verrons se développer dans les années qui viennent. L'organisation dont nous venons de parler en est le présage et nous apporte une promesse de réussite.

Raymond Cogniat

La Science Est-Elle Moralisatrice ?

Un article inédit de JULIEN BENDA

Le thème proposé cette année par les « Rencontres internationales de Genève » : « Progrès technique et progrès moral » remet à l'ordre du jour la thèse qui veut que la science soit, par essence, productrice de moralité.

Cette thèse a été soutenue dans toute son ampleur, il y a quelques années, par Langevin dans un article qui fit alors grand bruit, intitulé : « La science coupable ou libératrice ? » L'éminent professeur déplorait que le savant se fût borné jusqu'ici à appliquer ses méthodes au domaine purement scientifique, qu'il eût laissé les hommes exploiter ses découvertes au gré de leurs effrénements, hors de toute moralité, de tout esprit de justice, qu'il les eût laissés en venir ainsi à l'asservissement de l'ouvrier par la machine, à la surproduction, au chômage, à la fabrication d'engins qui anéantiront peut-être demain la civilisation.

Qu'eut-il dit de la bombe atomique ? Il voulait que l'homme de science « sortit désormais de son laboratoire, qu'il intervînt dans la matière sociale, qu'il appliquât ses méthodes, non plus seulement à la nature, mais à la réglementation des relations inter-humaines, à la création de la justice entre les individus et les nations ».

Ces généreuses pensées avaient déjà été exprimées par mains savants et non des moindres; notamment, il y a un demi-siècle, par Berthelot, qui réclamait pour la science « un domaine supérieur à celui du progrès matériel, et plus vaste, le domaine du monde moral et social ». Elles nous paraissent insoutenables en pure raison et l'ont paru à d'autres. (1)

La méthode scientifique, si l'on appelle de ce nom l'application de l'esprit à observer des faits et à rechercher des causes, nous semble n'avoir aucune compétence pour créer de la justice dans le monde, par la raison que cette création a toujours été et ne saurait être que l'effet d'une volonté morale, c'est-à-dire d'une chose qui n'a rien de scientifique. Ceux qui ont apporté quelque justice sur terre sont ceux qui ont commencé (exemple Jésus-Christ) par déclarer : « Je n'accepte pas ce monde tel qu'il est ». Or, ce refus d'accepter la réalité, cette révolte contre la « donnée expérimentale », n'est-ce pas la négation même de l'esprit scientifique ?

Dans une controverse que j'eus l'honneur de soutenir avec lui à la Société de Philosophie, Langevin me signifia : « Un savant, s'il est un vrai savant, fidèle à l'esprit de la science, doit nécessairement faire œuvre humanitaire, orientée vers la paix et la justice ». Mais non, répliquai-je, pas nécessaire-

ment. Certes, il peut faire œuvre humanitaire et ne point cesser pour cela d'être un savant; mais il ne le fait pas parce que « fidèle à l'esprit de la science »; il le fait parce que, sur l'esprit de science, il vient greffer l'esprit humanitaire, qui est tout autre chose. Il le fait, non parce qu'il est un savant, mais parce qu'il est aussi un philanthrope. Si vous demeurez fidèle à votre système, ajoutai-je, il vous faudra soutenir qu'un Faraday, qui ne s'est jamais soucié d'action sociale et en convenait, n'est pas un vrai savant. Et cela ne vous sera pas facile.

Cette volonté de rendre la science moralisatrice se traduit aujourd'hui, chez certains savants, par des affirmations vraiment effarantes. J'entendais récemment l'un d'entre eux, et non des moindres, M. Henri Wallon, proposer de « mettre la psychologie au service de la paix ». Comme si le devoir de la psychologie n'était pas uniquement de chercher la vérité psychologique n'était pas uniquement de chercher la vérité psychologique et nullement de poursuivre des buts politiques ou sociaux.

D'aucuns prononcent alors : « Si le but de la Science n'est pas d'apporter plus de paix et plus de justice aux hommes, elle n'est qu'un jeu de l'esprit, dénué de toute valeur morale, de toute vertu éducative ».

Je réponds qu'elle est d'une haute valeur morale, même si elle agit hors de tout but social, et peut-être pour cette raison.

Elle est une école de désintéressement. A l'heure où tous les partis s'acharnent à asservir la vérité, à la plier à leur programme, il est hautement éducatif de montrer à l'enfant qu'il existe une race d'hommes ne vivant que pour la vérité en elle-même, et d'exalter cette race. C'est l'inviter à placer au-dessus de tout la liberté de l'esprit. C'est la base même de ce que, depuis Socrate, le monde occidental nomme civilisation.

Mais, surtout, la Science est d'une suprême valeur éducative par sa méthode. Je voudrais que les hommes se pénétrassent de ce point : « la moralité de la science n'est pas dans ses résultats, lesquels peuvent servir la pire immoralité; elle est dans sa méthode, qui nous oblige à une constante surveillance de nous-même, à un constant renoncement à des erreurs chéries, à un continuel combat contre nos entraînements passionnels ». Et je donnerais ici la robe d'honneur à une science qui ne sert à rien, à la science historique, qui, nous contraint, sans cesse, à sacrifier des thèses qui flattent nos amours-propres nationaux, nos préjugés de classe, nos clichés de partisans. J'aimerais que l'initiation à cette mé-

thode, au lieu d'être le monopole de l'enseignement supérieur, se fit déjà, du moins schématiquement, dans le secondaire, voire le primaire. Les effets n'en seraient peut-être pas négligeables. Les peuples seraient peut-être moins prompts à écouter leurs chefs venant leur raconter qu'ils sont attaqués et doivent partir en guerre, s'ils étaient élevés à être un peu exigeants sur l'article de la preuve et à pratiquer le grand principe scientifique, énoncé, il y a deux mille ans, par les fondateurs de notre civilisation et qui est à la base de la critique des textes : « Souviens-toi de te méfier ».

* * *

Je voudrais montrer un changement qui peut advenir dans l'humanité par l'effet du progrès de la Science, changement qui paraîtrait comporter un accroissement de moralité considérable et qui, en réalité, pourrait bien n'en inclure aucun. Ce changement serait l'établissement de la paix. La paix peut très bien advenir par l'effet du progrès de la Science et mon sentiment est qu'elle arrivera ainsi et peut-être moins tard qu'on ne croit. Cela peut se concevoir par deux moyens. L'un — souvent envisagé — serait que la Science produisît un engin de telle force destructive — et dont toutes les puissances au bout de peu de temps disposeraient — qu'elles seraient toutes épouvantées par l'idée de la guerre et, en fin de compte, s'en abstiendraient. Or nous n'aurions là que l'absence de la guerre avec la possibilité de guerre toujours suspendue sur nos têtes, comme nous le voyons à présent par les rapports de l'Amérique et de la Russie; nous aurions là un état de fait, d'ailleurs toujours précaire, nous n'aurions nullement cet état de moralité qui consisterait dans la volonté pour chaque puissance de limiter son impérialisme par le sentiment du droit des autres. C'est ici le cas de rappeler l'admirable mot de Spinoza : « La paix n'est pas l'absence de la guerre, c'est une vertu qui naît

de la force de l'âme », et cet autre de Kant, au fond le même : « Ce ne sont pas les diplomates qui régleront la paix; car la paix n'est pas un problème politique, c'est un problème moral ».

L'autre moyen par lequel la Science pourrait conduire à la paix — et, à mon sens, c'est celui-là qui la créera — c'est l'immense accroissement de facilité que le progrès scientifique amènera demain dans la communication entre les hommes. J'ose affirmer que le jour — lointain, mais sûr — où les hommes pourront se rendre en quelques heures et à peu de frais d'un bout du monde à l'autre et constateront la faculté, non plus pour quelques élus, mais pour le très grand nombre, d'avoir leurs attaches, leurs intérêts, en plusieurs points et non plus en un seul, le jour où ils pourront, selon le mot de Franklin, mettre le pied sur n'importe quelle terre et dire : « Voici ma patrie », ce jour-là ils sauront secouer le joug, malgré l'acharnement des gouvernements intéressés à le maintenir, des douanes, des passeports, des changes monétaires, des diversités de législation, et autres entraves à une unité administrative du globe — je dis administrative, non affective — laquelle entraînerait *ipso facto* la paix. Mais, là encore, l'établissement de la paix serait un simple fait matériel — le triomphe du matérialisme historique — qui n'impliquerait pas la volonté pour l'individu de limiter son impérialisme par considération du droit d'autrui, volonté à laquelle je donne le nom de moralité. Je ne vois pas ce que le télégraphe, le téléphone, l'aviation, la radio et autres progrès techniques ont produit chez les hommes comme progrès moral, ou, plus précisément, d'esprit de justice. Il faut que le matérialiste s'y résigne; ce progrès ne peut venir que de leur volonté. **Julien Benda**

(1) Voir, par exemple, Renouvier : *Le progrès par la Science*. *Philosophie analytique de l'Histoire*, tome IV, p. 713 et suivantes.

HAÏ - KAÏ

Planter des œillets,	Une pluie d'insectes	O petite brise du soir
Pour servir de houppe à poudre	A travers la moustiquaire	Dans les cristaux du lustre,
Aux fées des jardins.	Pique l'obscurité.	Chante-moi un air d'Orient.
Espoir qui s'allume	Choisir un haï-kaï	Je n'ose plus respirer
Espoir qui s'éteint	De cerisiers dans la brume	Il flotte sur mes cheveux
Le phare du port.	Pour peindre mon sommeil	De très lointains baisers...

Colette Nevyne

BONNES FEUILLES

C E N D R E S

(M. Costas N. Hadjipateras fera paraître très prochainement aux éditeurs " A la Baronnière ", Neuchâtel (Suisse) un volume sur l'héroïsme, les souffrances et les sacrifices de la Grèce de 1940 jusqu'à la libération illustré de sept dessins de Léon Martenet. De ce volume nous sommes heureux de publier la préface que notre ami M. Henri Guillemin a bien voulu écrire ainsi qu'un chapitre de l'écrivain Costas Hadjipateras. (N. d. l. r.)

Penché sur lui, j'essayais de lui expliquer : « Tu vois, ils arrivaient par là... » L'enfant questionnait. Nous étions sur l'Acropole. Février 1939. C'était une petite leçon d'histoire ancienne, improvisée, à bâtons rompus — mais sur place. Il faisait froid; le soleil brûlait, s'éteignait, revenait, contrarié par de grands nuages. La mer, là-bas était grise.

« Des envahisseurs, tu comprends; des ennemis; des pillards. Parce qu'ils trouvaient que la Grèce était un beau pays et ils voulaient le prendre... » Nous parlions de choses très vieilles. Je ne doutais pas non vraiment je ne me doutais guère, que ces choses d'un si lointain passé allaient être aussi du lendemain.

O pauvre terre. O pauvres gens. Est-ce possible. Ce vallon secret où j'étais un jour à midi (au bout, il y avait une plage étincelante et nous avions trouvé, sous les buis, un lion de marbre), il a fallu l'imaginer peuplé de soldats aux lourdes bottes, des soldats verts, mâchant leurs syllabes violentes et dressant vers le ciel des canons. Sunium dans le vent, le promontoire plein de sauterelles, souillé lui aussi ? Et cette route en corniche vers Corinthe et l'Hymette dans un tel silence radieux, et Delphes avec sa paix surnaturelle, dire qu'ils ont occupé » tout cela. Sur la ville, dans chaque village, partout l'affreux emblème au signe griffu, empreinte noire de la Bête, sur fond de sang.

Je n'ai vécu qu'un mois en Grèce. Assez pour m'y sentir à jamais attaché. Chaque matin, de ma fenêtre je voyais hisser les couleurs dans la cour de ce petit poste. Des evzones avaient dansé devant nous, au son d'un espèce de viole. Encore vingt mois, et ces danseurs enjuponnés, si gais, soldats pour rire, on eût dit, étonneraient le monde par leur héroïsme.

Je m'étais perdu, un soir dans Athènes; il était très tard; je savais deux mots seulement pour demander ma route en indiquant mon but : « galliki presveia ». Je tournais dans les rues désertes, tâchant en vain de m'orienter. Enfin j'ai essayé mon interrogation. C'était un homme en casquette, les mains dans ses poches, sans pardessus, et le froid était vif. « Galliki presveia ? » J'ai vu que c'était un adolescent. Il m'a dit une phrase qui m'est demeurée incompréhensible. Alors il m'a pris la main; non par le bras, ni la manche; la main; et il m'a guidé ainsi jusqu'à l'avenue où je n'avais plus qu'à marcher tout droit. Une ou deux fois, en chemin, il avait commencé un petit discours, puis s'était interrompu en riant. Il m'avait offert une cigarette. Je sens encore cette main dure, inconnue, qui a tenu la mienne, près d'un quart d'heure, à travers les rues, dans cette nuit glaciale de l'Attique.

Henri Guillemin

LA PASSION DE LA GRÈCE

Nuit. Nuit d'orage et d'effroi. Le ciel crache sur la terre ses lances de feu. Les nuages dansent leur ronde macabre. L'aigle oubli sa majesté; affolé il cherche son aire. Les cris du vent étouffent les sanglots.

Nuit dans l'espace et dans les cœurs.

Au milieu d'une étroite vallée, je m'avance à pas lents seul avec les ombres qui m'entourent et je me sens écrasé par l'indifférence d'une nature déchaînée. J'ai peine à marcher : la vallée est inondée de larmes et de sang. Des flots rouges et blancs en pleine frénésie débouchent de tous côtés, s'entre-choquent s'engouffrent parmi les rochers et emportent tout sur leur passage.

Où sont les étoiles ? Où est la lune d'argent qui éclairait jadis ma tristesse ? J'entends le rire hystérique des fantômes qui errent poussés par la tempête, à la recherche de leurs vies perdues.

Soudain une voix retentit, une voix terrible et sauvage audessus des nuages qui monte vers l'azur, comme le hurra d'un soldat blessé :

« Soleil. Soleil. Es-tu vraiment tombé dans le piège de la nuit ? Ton feu ne peut plus brûler les voiles des ténèbres ? Vainqueur ô vainqueur où es-tu ?... »

La voix me fit ouvrir les yeux. La tête dans les mains je m'étais oublié dans la fumée d'une vision impure. Je me levai et m'approchai de la fenêtre ouverte admirant dans le calme de ce beau matin, le si-

lencieux miroitement du lac, la danse des reflets. Les passants, rêveurs se promenaient parmi les arbres. Les enfants jouaient avec le bonheur. La paix en fleurs remplissait les cœurs de mille parfums. Un oiseau chantait.

Je me retournai. Mon regard tomba sur une liasse de lettres là sur la table. Il y avait encore un livre mince, couleur d'azur; le soleil l'éclaboussait de ses rayons; deux grandes mouettes, toutes blanches les ailes déployées ornaient la couverture. Alors s'imaginai que ces choses inertes, ces lettres et ce livre bleu s'animaient tout à coup; je crus qu'elles avaient un cœur et que ce cœur battait. Une litanie de larmes troubles s'éleva vers moi et m'entoura. Ces larmes attendaient de moi des paroles et des gestes elles imploraient un peu de vie. Ces larmes voulaient me détacher un instant de mon bonheur présent pour me faire goûter l'amertume dont elles étaient le symbole; elles voulaient que je leur rende la clarté, la limpidité de la joie.

Mon âme aspira au désir de ces larmes. Je me sentais envahi par un monde de soupirs et de morts qui me touchaient de près et que j'aimais. Débarassé de la défroque de l'apathie je m'en allai, le regard droit les lèvres serrées, à la rencontre d'une présente

invisible, tourmentée : l'âme errante de ma patrie lointaine.

Dans le coin de terre que j'ai connu si merveilleusement fleuri, en ce lieu de miracles de lumières et de passions, un monde est en train de chavirer. Là où la gloire et la beauté ont jeté si souvent leurs éclats triomphants, la misère totale accomplit et achève aujourd'hui son désastre. Le chemin de la vie, autrefois rayonnant et pur, se croise maintenant avec celui de la mort. Gens et fantômes se côtoient, sans s'en apercevoir. En ce « pays des dieux », la vie est suspendue entre le ciel et la terre, entre le réel et l'irréel seule et abandonnée.

Une voix m'appelle celle de ma patrie. Elle est douce, mais triste. C'est une mélodie lointaine fugace, presque effacée, comme le chant d'une flûte brisée.

O mes frères, il faut que dans la tourmente, je puisse percevoir les accents déchirants de vos plaintes, il faut que le sang de mes veines devienne un flot d'amour qui n'a plus de repos. Mes frères laissez venir à vous ma pauvre pensée. Rendez-moi digne de me tenir à votre croix et de me purifier à la source de vos pleurs.

(Cendres)

Costas N. Hadjipateras

MOISSON

Lucille.

*L'air embaumé des champs
a gardé dans ses plis,
un écho des chants
des bergers.
Et voici déjà l'aurore
qui auréole
les faîtes des montagnes.
Éveille-toi,
et puis regarde.
Regarde vers le ciel,
et vois comme les étoiles
vacillent,
sous les doigts de rose
de l'aurore qui se lève.
Lève-toi,
et puis accours,
de ton firmament,
sans crainte de fouler
la terre de Dieu,
qui s'étale devant tes pas.
Laisse ta blonde chevelure
épandue sur tes épaules,
et presse-toi,
pour que la Belle Iris,
Messagère des dieux,
la couronne ;
avant que, pour sa part,*

*Phébé se hâte
de dorer les branches déjà lourdes
des pommiers.
Et les oiseaux
chanteront ta splendeur,
ainsi que celle de la Lumière.
La sève du matin,
lourde des rêves de la nuit,
afflue déjà du ciel,
et flotte sur la terre.
Viens,
de tes doigts de nacre rosé,
arracher les fleurs épanouies.
Au milieu des champs parfumés,
une fleur,
rouge de toute la chaleur de la nature,
attend d'être cueillie.
Si tes doigts,
souples et fragiles,
se posent sur elle,
qu'ils ne la meurtrissent pas :
Ils risqueraient de se tacher de sang.
Déjà,
elle frissonne,
à la pensée d'être ta moisson.
Car, elle a vécu,
lentement, patiemment,*

*dans l'attente d'un tel jour.
Dans l'attente du jour
où, ta blonde chevelure,
épandue sur les épaules,
tu viendrais,
nouvelle Cérés,
la moissonner.
Et la prenant,
délicatement,
entre tes doigts,
et te penchant sur elle,
tu lui dirais,
dans un souffle
où s'exhale ton âme,
le mot d'amour
d'une vie éternelle,
Tu lui dirais,
en fermant les yeux,
dans un murmure,
doux comme celui des Fontaines :
« Je t'aime »,
Je t'aime,
presse-toi de venir,
ta blonde chevelure
flottant au vent,
cueillir mon cœur
qui t'attend.*

Fouad Abou-Khater

CINQUANTENAIRE

LE SOUVENIR DE RAVEL

Un article inédit de MAURICE BEDEL



Portrait de Ravel

Nous étions quelques amis, assis le dos au soleil sur le parapet du port de Saint-Jean-de-Luz; en face de nous s'élevait la haute maison basque où Ravel naquit; d'un petit café voisin nous arrivaient par bouffées des airs de musique venus d'une lointaine radio française ou étrangère. Soudain, nous entendîmes le « Boléro ». Un jeune marin, qui faisait sécher ses filets près de là, se mit à siffler le même air, scandant le rythme, marquant avec habileté la langueur passionnée de cette musique de chair et d'amour.

— Voilà Ravel qui devient populaire, dit l'un de nous. Quand j'étais jeune, c'était un révolutionnaire, on le tenait pour absurde et même pour agressif et offensant. Aujourd'hui les marins de sa ville natale sifflotent sa musique.

— C'est, dis-je, que Ravel est un imagier qui rappelle aux âmes simples cette féerie de la nature à laquelle nul être humain n'est insensible. Le marin qui siffle le « Boléro » retrouve dans le retour obsédant de la phrase musicale le mouvement de la vague qui vient battre le rivage. Mais je vous cite là une image qui me semble bien violente, bien bruyante. Ravel est l'homme des menus phénomènes de l'univers et il en tire les plus grande, les plus profonds effets.

Je ne crois pas qu'aucun musicien ait jamais participé aussi précisément que lui à ces « micro-phénomènes ». D'autres, avant lui, avaient célébré l'orage, le torrent, la tempête, décrit le level de la lune, le coucher du soleil. Lui pénètre dans la goutte d'eau, s'assied au bord d'un pétale de giroflée, joue à cache-cache avec un moucheron et mène une danse

de funambule sur la corde raide d'un fil d'araignée. Il est en relations d'amitié avec les fées, il leur a consacré des pages subtiles et pleines de malice dans « Ma Mère l'Oye », où la Belle au bois dormant danse une dernière pavane avant son sommeil de cent ans, où le Petit Poucet tremble et claque des dents en précédant ses frères sur le chemin de l'Ogre, où l'Impératrice des Pagodes se fait donner un concert de coquilles de noix.

J'insiste sur la finesse du génie de Ravel et j'ai des raisons toutes françaises de le faire : cette finesse est comme un fard léger qui dissimule une puissance créatrice incomparable. Que ceux qui se laissent prendre aux apparences de légèreté d'un pareil artiste réalisent bien qu'il s'agit là d'une manifestation de la troublante, de la décevante, de l'irritante légèreté française. La légèreté est un piège tendu sur les chemins de l'esprit français à ceux qui ne cherchent la profondeur que dans le lourd et dans l'épais. A la vérité, elle est la marque de ce que j'appellerai l'antipédantisme : Ravel a fait beaucoup souffrir les pédants. Ils ont reproché à sa musique d'avoir laissé de côté les grands mouvements de la passion, les déclamations du cœur, les cris de la chair, comme si la sensibilité ne se manifestait qu'avec emphase.

Lors de ma dernière rencontre avec Ravel — c'était trois ans avant sa mort — notre conversation porta sur les fées. J'arrivais de Finlande où j'avais fréquenté, dans la longue nuit d'hiver, les génies des forêts et des lacs. Je donnai à Ravel des nouvelles toutes fraîches de ces êtres qu'on ne rencontre plus guère qu'aux pays des cœurs purs, et la Finlande est un de ces pays-là. Ravel, dont l'apparence était si froide et qui, par une sorte de dandysme, ne manifestait jamais ses sentiments en public, Ravel me regardait avec une tendre émotion comme si je lui eusse apporté le message de quelques amis lointains. Et comme il se taisait, je lui dis : « A quoi pensez-vous ? » — « Je me demande, me répondit-il, dans quelle langue vous parlaient les fées ». — « Dans la vôtre », lui dis-je.

Ravel, observateur aigu du monde des objets, de l'univers des fleurs, de l'empire des bêtes, ne s'éloigne jamais beaucoup de la terre à l'occasion des voyages sonores auxquels il nous entraîne. Il demeure dans le domaine où l'observation rejoint l'imagination, où la science rejoint la féerie et, s'il avait vécu, je n'aurais pas désespéré de lui voir composer je ne sais quelle « Suite atomique » qui nous eût rendu perceptibles par la musique les mystères de l'atôme et les courses

prodigieuses des électrons. Ravel seul était doué pour nous donner une musique de ballet sur le thème de la mécanique ondulatoire. Il n'en eût point été embarrassé : l'homme qui nous a rendu sensibles, dans « Gaspard de la nuit », le fouettement et le glissement des gouttes de pluie sur les vitres d'une fenêtre, eût bientôt fait de nous familiariser avec un élément de l'univers qui échappe à notre perception.

Quittant le domaine des fées et de leur menu peuple des prés et des bois, je voudrais retrouver Ravel chez les hommes et voir ce que suggèrent leurs vaines agitations, leurs passions grandiloquentes, à ce maître sensible et narquois. Ravel retrouvait vite sa verve mordante et sa cinglante moquerie dès qu'il se mêlait à la comédie humaine. Les dames au cœur de braise, les amoureux transis trouvaient en lui un moqueur impitoyable : il le leur faisait bien sentir dans son « Heure espagnole... » Mais il n'était pas méchant.

Et il se tournait plutôt vers l'innocence de la jeunesse, vers les jeux de l'adolescence dans le cadre d'une nature heureuse. Un thème comme celui, éternellement frais, de Daphnis et Chloé, voilà ce qu'il fallait à Ravel pour animer son clair génie. Dans la compagnie de deux enfants dont Longus nous a peint les innocentes amours, Ravel avait tout loisir de courir les prés et les vergers qu'il connaissait si bien. Quand les Ballets russes montèrent « Daphnis et Chloé », Léon Bakst multiplia dans le décor les cyprès et les pins parasols : c'était une vue toute personnelle. A la vérité, c'est de saules et de peupliers de France qu'il s'agit dans la

pensée de Ravel, c'est de prairies fleuries de trèfles, de sauges, de marguerites. Quand Chloé, s'éveillant à la coquetterie, se penche, pour se mirer, sur l'eau d'un clair ruisseau, ce n'est pas d'un cours d'eau de l'île de Mytilène qu'il s'agit, c'est d'un affluent de la Marne ou de la Seine. Les inspirations de Ravel sont toujours de source française. Et pourtant on me citera le « Boléro », la Rapsodie espagnole, mais, là, comme ailleurs, tout est livré à la fantaisie de Ravel et il n'y a d'espagnol là-dedans que ce que l'imagination ironique de Ravel y a introduit.

Ravel portait en lui la marque superbe de la France et sa musique n'est que l'expression d'un tempérament nourri du seul génie de la France. Cette marque, on la retrouve dans chacune de ses œuvres sous la forme de la perfection d'un métier où nul des musiciens de ce temps ne le surpasse, sous la forme aussi de cette union de l'intelligence et de la sensibilité qui donne aux œuvres d'art françaises leur singulière faculté d'universalité. Ravel sème ses enchantements sur la vaste terre et partout ils donnent fleurs et fruits.

Aussi bien ce marin qui sifflait le « Boléro » rendait-il le plus touchant hommage à son compatriote.

Que pouvait désirer l'auteur de ce morceau fameux, sinon qu'un jour sous les fenêtres de sa maison natale un enfant du pays lui donnât l'immortalité par un simple jeu des lèvres et du souffle où se manifestait le plaisir du moment ?

Maurice Bedel

Le thé de S.M. L'Impératrice Fawzia

DEUX INSTANTANES PRIS AU COURS DE LA RECEPTION



S.A.R. la Princesse Faiza, entourée d'un groupe de dames, parmi lesquelles on reconnaît Mme Triantafyllidès, épouse du ministre de Grèce.



Mme du Gardier, épouse du Conseiller à l'Ambassade de France, S.A. la Princesse Nazli Chah, épouse de S.A. le Prince Abdel Moneim, Mme la Comtesse de Rechteren Limpurg, épouse du ministre de Hollande et Mme D. Bitsios, épouse du 2^e secrétaire de la Légation Royale de Grèce.

CONTOMICHALOS, SONS & Co. Ltd.

(First established in 1908)

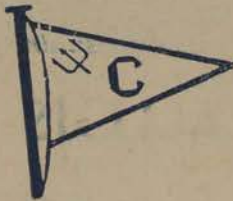
REGISTERED OFFICE : P. O. Box 326 KHARTOUM (SUDAN)

**MERCHANTS BANKERS · SHIPOWNERS
SHIPPING · CHARTERING · FORWARDING
& INSURANCE AGENTS
EXPORTERS OF COTTON & SUDAN PRODUCE
MOTORCAR DEALERS · BUYERS AGENTS**

BRANCHES :

PORT SUDAN	P. O. B. 191	} SUDAN
WADI HALFA	P. O. B. 53	
ASMARA	P. O. B. 1070	} ERITREA
MASSAWA	P. O. B. 42	
ALEXANDRIA	P. O. BAG	} EGYPT
CAIRO	P. O. B. 1085	

TEL. ADDRESS : CONTOLOS



ASSOCIATE COMPANY

CONTOMICHALOS, SONS & Co. (LEVANT) Ltd.

47, Kingsway - Haifa

LONDON AGENTS

GALBRAITH, PEMBROKE & Co. Ltd.

67, Bishopsgate, E. C. 2.

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

LEBON & Cie.

53, AVENUE FOUAD 1er. - LE CAIRE

Force Motrice Electrique à tarif réduit pour Industries

Appareillage en tous genres Gaz & Electricité

Vente a tempérament et location de chauffe.bains à gaz
et d'appareils et moteurs électriques.

Gokes Calibres - Brai (Pitch)

Coudron Brut et Déshydraté

Huiles dérivées du goudron, naphthaline

CHAMPAGNE

HENRI GREVIN

"BLANC DE BLANCS" BRUT 1937

Modèle de clarté, de gaieté, et de vie

Agents-Dépositaires :—

WALKER, VALLOIS & KNIGHT

LE CAIRE

ALEXANDRIE

The Hellenic Mediterranean Line Co. Ltd.
The Hellenic Coast Line Co. Ltd.
of Piraeus (Greece)

s/s CYRENIA - s/s IONIA - s/s CORINTHIA

Regular Service between

Egypt - Greece - Italy - France

Haifa - Beyrouth - Limassol

General Agent

S. G. COTTAKIS

11, Rue Nebi Daniel

P. O. B. 977 ALEXANDRIE

Telegr. Add. : "SPICOTTAKIS"

HODA HANEM CHARAOUI

Ce qui frappait d'abord en Hoda hanem Charaoui, c'était la noblesse du maintien et l'onction du geste. Passée la première sensation de « garde-à-vous » à laquelle nul n'échappait, on ne pouvait que se laisser charmer par le feu velouté du regard, le fin sourire des lèvres et le registre grave d'une voix où vibraient les élans de l'âme et du cœur. Elle s'exprimait avec une extrême simplicité, mais l'attention en éveil dès qu'il s'agissait d'une idée chère... A l'accoutumée si détachée d'elle-même qu'on oubliait longtemps d'admirer ce visage au modelé si pur.

De par sa naissance et de par son mariage, Hoda appartenait à deux des plus illustres familles d'Egypte. Son père, Mohamed pacha Sultan avait présidé la première assemblée législative. A treize ans à peine, elle avait épousé son cousin Ali Pacha Charaoui, personnalité des plus marquantes, qui, quelques années plus tard, lors du grand manifeste du 13 novembre 1918, fut l'un des trois leaders qui incarnèrent la revendication nationale d'indépendance.

Privilegiée à la fois, telle l'héroïne d'un conte de fées, par la beauté, le prestige et la fortune, cette femme devant qui s'étendait une existence de plaisirs et de joies rechercha la lutte, l'âpre labeur, le sacrifice. Descendant du pavois où l'avait placé le sort, elle se précipita dans la lice où s'affrontent les idées.

O miracle, la femme d'Egypte, ses sœurs des autres pays arabes virent soudain se dresser en elle la championne capable de défendre leurs droits et d'exprimer leur volonté de coopérer avec l'homme dans le domaine national et social.

Dès 1923, président de l'Union Féministe Egyptienne, Hoda se fait entendre... et écouter. Elle repousse les compromis et va de l'avant sans faiblesses. Elle viendra à bout des résistances, galvanisera les bonnes volontés, suscitera les enthousiasmes. Il n'est pas de devoir politique auquel elle se dérobe, d'amélioration populaire à laquelle elle renonce.

Bientôt vice-présidente de l'Union Féministe Internationale, son action s'exerce en Europe comme en Orient, de capitale en capitale.



Hoda Charaoui Pacha

Mais ce n'en est pas moins à sa patrie chérie qu'elle réserve le meilleur d'elle-même.

Elle rejette le voile et descend manifester dans la rue, lors de la révolution de 1919, entraînant des femmes de tous rangs à prouver leur patriotisme. Elle aura déjà créé pour ainsi dire de toutes pièces un mouvement féministe qui inscrit à son programme la prohibition de la polygamie le droit de vote, l'égalité de l'enseignement secondaire et universitaire, la lutte contre le divorce, la loi — votée

en 1924 — fixant à seize ans l'âge minimum du mariage chez la femme. Bientôt à la tête des féministes du Liban, de la Syrie et de la Palestine, elle s'érige en protectrice de la mère et de l'enfant. Au premier plan de ses préoccupations voici le secours aux femmes nécessiteuses et malades. Et elle prêche non seulement par la parole mais par l'exemple. Elle fonde personnellement un orphelinat, un ouvroir, une caisse d'aide où la charité se fait discrète, une fabrique de poterie où la philanthropie se double d'un souci d'art.

Car son activité ne la détourne pas de l'amour du beau. Elle tient un salon, où artistes et lettrés, qu'elle sait aider à l'occasion avec pertinence, trouvent un milieu compréhensif, inspirateur.

Cette femme qui toute sa vie se dépensa sous le signe de l'esprit et de la bienfaisance s'est écroulée en plein combat. Hoda Charaoui vient de mourir. Avec elle disparaît la plus belle figure féminine des 25 dernières années de l'histoire de l'Egypte.

A son fils S.E. Mohamed bey Charaoui, à sa fille Mme Basna Sami pacha, à ses collaboratrices, et à tous ceux que cette mort endeuille nous présentons nos condoléances émues.

Amy Kher

MESSE DE REQUIEM A LA MEMOIRE DU GENERAL LECLERC



S.E. M. Arveugas, entouré de S.E. M. Polain, ministre de Belgique, M. Pons, consul de France, M. du Gardier, conseiller à l'Ambassade, et M. Jeannot, vice-consul, à l'issue de la cérémonie.

Aperçus sur la littérature et la langue arabes

Par ELIAN J. FINBERT

Si l'on devait établir la somme des connaissances moyennes qu'un Occidental possède sur la littérature et la langue arabes, elle ne dépasserait pas les « Mille et Une Nuits ». C'est par ces contes populaires et folkloriques que les critiques arabes sont unanimes à juger d'inspiration vulgaire et loin d'avoir un rapport quelconque avec la vraie culture arabe, qu'il croit s'en être approché. Que cette vie à la fois fastueuse et brillante d'un Orient de fantaisie flatte son goût de l'exotisme, qui peut le nier, mais qu'il borne à cette seule source poétique et légendaire la vérité sur le patrimoine spirituel des peuples arabes, voilà qui ne laissa pas de surprendre à une époque où toutes les frontières culturelles ont sauté et où il est de toute urgence qu'on fasse l'examen de conscience de l'Orient musulman.

Ce n'est pas que les ouvrages les plus saillants d'une partie de cette littérature, qui constitue l'un des plus féconds témoignages de la pensée humaine, n'aient pas été mis à sa portée. Ils le sont, mais sans que sa curiosité ait mise en branle et sollicitée, sans que son esprit ait été ému par un appel de sympathie humaine.

En effet, depuis le XVI^e siècle, les orientalistes arabisants n'ont pas cessé de traduire et de publier les textes classiques des œuvres arabes les plus notoires, de les interpréter, de les commenter. Mais il est un fait qu'ils se sont confinés, et qu'ils se confinent encore, à des travaux d'érudition et de spécialisation qui s'adressent à un cercle restreint de lecteurs, comme si la langue arabe était une langue morte. Leurs publications n'ont pas pénétré les couches intellectuelles, ni attiré le public lettré, parce qu'ils ont plié une matière vivante à des considérations philologiques ou d'histoire comparée, arides, exigeant une initiation préalable, et que leur prix, au point de vue de l'édition, sont inabordables.

On peut imputer à ces orientalistes, dans une large mesure, cette sorte de zone de silence qui cache le travail de la pensée arabe qui n'a jamais rompu ses liens avec son passé ni cessé de s'exprimer. Alors qu'il eut été essentiel, urgent, de faire un choix parmi les œuvres classiques contemporaines, afin de dégager les lignes principales, les idées maîtresses de cette littérature, ces philologues entêtés refusent d'abandonner leur terrain sacré (qu'ils ont d'ailleurs réussi à défricher avec une continuité d'efforts dont on ne saurait méconnaître l'importance) sous prétexte qu'ils ne rencontrent dans les nouveautés d'aujourd'hui rien qui puisse être comparé au passé glorieux des arabes qu'ils ont lui aussi négligé de nous faire connaître.

Cette attitude injustifiée explique pourquoi, de toutes les littératures orientales modernes, il n'en est pas une qui ait obtenu moins d'audience que l'arabe ni sur laquelle on ait jeté le plus de discrédit. Lorsqu'on pense que le public français ne possède, pour en prendre mesure et la juger, que deux romans historiques : « Al-Abbassa » ou « la Sœur du Calife » (1), « Alla Veuille » (2), de Georges Zaydan, et « Le Livre des Jours » (3), de Taha Hussein, dont on a parlé dans « les Lettres françaises », on peut se rendre compte de ce que représente cette lacune qui prive les intellectuels français de l'expression culturelle de quelque deux cent cinquante millions d'êtres. Cette lacune, en elle-même, serait sans conséquence si elle n'en présupposait une autre, celle de l'impossibilité où se trouve l'Occident de palper les secrets mécanismes de l'âme musulmane, car la langue d'un peuple est le vivant spectacle de son développement social et constitue un critérium de son évolution.

Or, entre les divers groupements de cette masse arabe sans cesse grandissante et les pays d'Occident, des attaches chaque jour plus étroites, des intérêts chaque jour plus pressants les rapprochent les uns des autres par les lois des échanges et par le rôle qu'ils jouent dans les problèmes de l'équilibre mondial. Les peuples arabes, morcelés par blocs, par les jeux de la politique coloniale, se ressaisissent, modèlent leur personnalité, s'assouplissent et s'adaptent aux rythmes du monde actuel. S'appuyant sur une même langue qui, depuis quatorze siècles, n'a jamais cessé de pousser ses ramifications, vivant d'un grand livre-force qui est le Coran, ils reviennent aujourd'hui sur la scène du monde décidés à se rajuster à leur ancienne grandeur et d'exister en collaborant à la civilisation de tous les peuples.

Leurs nationalismes nouveaux, d'inspiration occidentale, par nécessité, préparent les conditions indispensables de liberté et de paix pour l'éclosion d'une littérature qui est en pleine formation et qui s'oriente selon une tradition à laquelle elle est toujours demeurée fidèle. Pour saisir et interpréter les modifications et les conflits qui surgissent au sein de ces nationalismes, pour fixer les oscillations de ces événements extérieurs qui ne sont que les explosions en surface d'autres événements plus profonds, c'est aux écrivains arabes que nous devons avoir recours. Car entre l'évolution de l'ordre social et politique et celle de l'ordre littéraire, il y a liaison. Elle s'enchaînent et se tiennent ici beaucoup plus intimement qu'ailleurs par la concordance qu'il y a entre l'homogénéité d'une

(1) (2) Flammarion. (3) N.R.F.

langue et le caractère d'une religion, celle de l'Islam, qui est le pivot même de cette langue, entre les traditions qui découlent de cette vie religieuse et les modes de vivre actuels qui reposent sur ces traditions en dépit des contradictions qui, de prime abord, semblent les éloigner et les opposer.

Alors que les peuples arabes se sont mis courageusement à l'école de l'Occident, qu'ils traduisent ses chefs-d'œuvre, qu'ils tiennent registre de ses valeurs, avec l'avidité des vieilles nations qui se sont trouvées en retard par rapport à la vitesse prodigieuse avec laquelle les autres les ont distancées, les occidentaux s'attardent à mésestimer leurs tendances, les remous de leurs idées. De là les fausses interprétations et les malentendus graves.

Quoi qu'il en soit, un courant intellectuel caractéristique se dessine à l'intérieur des frontières géographiques qui cloisonnent les différents membres de la famille arabe. Ce courant s'exerce à s'exprimer et à se faire entendre. On trouve dans ses accents la résonance exacte d'une pensée au tournant d'une des phases de son devenir moral. Si ce courant n'est pas mû entièrement par ses propres forces, s'il n'a pas atteint encore son « chant profond », il est frémissant d'une vie, encore adolescente sans doute, mais qui va ardemment à la recherche de sa substance secrète. Ses ressources sont d'une grande richesse, sans cesse renouvelées. On ne peut sans doute entièrement dégager sa physionomie qui est encore prise dans l'obscurité de l'âge ingrat, mais on en devine déjà les grands traits.

En tout cas, cette littérature possède des écrivains qui sont conscients de l'héritage qui leur échoit, et qui ont compris que pour qu'une culture arabe puisse se manifester pleinement, il était nécessaire

qu'elle cadrât avec des nationalités arabes. Assaillis par les préoccupations des temps présents, ils s'organisent et luttent avec un réalisme et un sens pratique qui bouleversent toutes les données jusqu'alors courantes sur le soi-disant fatalisme musulman.

Dans les vieux refuges de leur savoir où se perpétuent leurs grandes traditions et où affluent les forces du présent, ils poursuivent une œuvre interrompue pendant des siècles. Entre Damas, Beyrouth, Bagdad, Tunis, Alger, Fez, s'échangent des revues et des journaux, des pamphlets et des livres. Mais c'est Le Caire qui règne sur la pensée arabe avec une indiscutable autorité. Avec « l'Université du Caire », celle d'« El-Azhar », cette citadelle vigilante de la tradition islamique, cette grande ville de l'Orient est à la tête du réveil culturel des peuples arabes et présente un raccourci de ce que le nouvel Orient est en train de devenir. Trois cents imprimeries qui, en moyenne, publient trois ouvrages par jour, une presse à grands tirages, des revues de haute tenue, une académie de langue arabe, une « Société de Géographie, d'Entomologie, d'Economie politique », un département des « Beaux-Arts », témoignent de la prodigieuse activité de l'Egypte. Et, en vérité, c'est ici que s'est gardé, intact, le dépôt du beau langage qui fut autrefois l'apanage des tribus bédouines du Hedjaz et du Nejd; et c'est ici, comme autrefois, aux époques glorieuses de l'Islam, lorsque les familles opulentes d'Afrique et d'Espagne faisaient faire à leurs fils un voyage littéraire dans le désert de la péninsule arabe afin qu'ils pussent se familiariser avec la grâce et la beauté de sa langue, que se rencontrent les grands poètes et essayistes modernes qui collaborent à la renaissance de la littérature arabe et où se joue le destin des pays musulmans.

Elian J. Finbert

PLAINTÉ

*Le soleil dur arde ma peine !
Allah ! que le chadouf est lourd
Que mes bras courbent tour à tour
Pour verser l'eau dans chaque veine.*

*Allah ! de l'aube rose et blanche
Au mahgreb qui dissout le jour,
Pour puiser l'eau due aux labours
Vois mon échine qui se penche.*

*Que de sueur, que de détresse
Allah ! pour mon maigre lopin !
Il est d'un goût amer le pain
Qui a levé de ma faiblesse.*

*Allah ! mes reins sont vieux et creuse
Est ma poitrine. Donne-moi
Le repos promis en ta foi
Au sein des contrées merveilleuses,*

*Où les siècles, les ans, les heures
De mes demains ne seront plus
Dans la clarté de tes élus
Qu'un baiser doux qui vous effleure.*

Louis OVIDE

Le présent, le passé et l'avenir

GRECS ET RUSSES

Bref aperçu historique des rapports gréco-russes

(SUITE)*

Par N. MOSCHOPOULOS

XXI.

La conférence de Constantinople (décembre 1876-janvier 1877) ayant été rompue, lord Salisbury crut utile de revenir à Londres par Athènes, et Ignatiew, sous prétexte d'une tempête dans la Mer Noire, prit le même chemin. Avant de prendre des décisions définitives, on voulait sonder ou influencer la Grèce. Salisbury, sans s'engager, se montra encourageant. (1) Ignatiew se vanta de n'avoir eu en vue que les intérêts grecs pendant la conférence : toutes ses pensées et tous ses efforts avaient été concentrés vers ce but ; mais il s'était, disait-il, heurté à l'opposition des Anglais. A l'en croire, si la Grèce voulait lui confier sa cause, c'est toute la Turquie qu'il lui ferait obtenir ! (2)

La Grèce avait, tout comme en 1946-1947 ressenti la plus amère déception des travaux de la conférence, et elle ne paraissait pas disposée à rendre de si tôt sa confiance à ses prétendus protecteurs. Elle avait cru dans la Grande Bretagne. Le cabinet d'Athènes pensait avoir convaincu les hommes d'Etat britanniques avec des brochures de circonstance. Le roi Georges avait reçu certaines assurances qu'il avait pris pour des engagements. « On ne croira plus à ma parole, déclarait-il, alors que mon seul tort a été d'ajouter foi aux engagements qu'on avait pris vis-à-vis de moi. » (3)

Et la Russie s'occupait de sa grande Bulgarie. On se souvient que Coumoundouros attendait, depuis longtemps déjà, une réponse à ses ouvertures. Cette réponse avait à peine besoin de venir maintenant ; l'attitude d'Ignatiew à la conférence la laissait deviner. Elle arriva pourtant, consignée dans une déclaration de M. de Giers, ministre des affaires étrangères de Russie au ministre de Grèce à Saint Petersburg, et dans les instructions transmises au ministre de Russie à Athènes. (4)

« Nous ne saurions donner à la Grèce, disait la di-

plomatie du czar, ni conseil, ni encouragement à suivre une voie plutôt que l'autre. Nous ne pouvons contracter envers elle aucun engagement... Nous ne pouvons que répéter aux Grecs ce que nous leur avons toujours dit... savoir que c'est la désunion entre les diverses races de la presqu'île des Balkans qui a ouvert la brèche où l'étranger a pu pénétrer... »

C'était l'appel à l'union avec les Slaves, même avec les Bulgares. C'était le conseil d'accepter la Grande Bulgarie, une Bulgarie qui devait dominer les Balkans et la mer Egée. En 1877, comme en 1947, la politique de la Russie, czariste ou soviétique était la même : couper tout contact entre la Grèce et la Turquie.

On conçoit qu'à la suite de cette réponse, Coumoundouros n'a pas mis beaucoup d'empressement à continuer la conversation qu'il se soit dérobé, en disant que la Grèce était un Etat trop petit « pour se passer la fantaisie d'une guerre de philanthropie ».

On comprend de même que les discours d'Ignatiew lors de son passage à Athènes aient été médiocrement goûtés. Une soixantaine de soi-disant Macédoniens ayant manifesté sous ses fenêtres et lui ayant fait remettre une adresse en langue bulgare en faveur de la Bulgarie — les procédés se copient à soixantedix ans de distance — une contre-manifestation s'organisa aussitôt avec le concours des étudiants et du comité des Macédoniens grecs.

En outre, à peine Ignatiew eût-il quitté la Grèce, que la presse athénienne commença la publication d'extraits à une brochure qui venait de paraître à Constantinople et qui dénonçait les plus compromettantes manœuvres de la Russie. Un grand bruit se fit autour de cette brochure qui fut publiée par un nommé Giacometti sous le titre « Responsabilités » et dont fut faite une traduction anglaise, tandis qu'une version grecque fut donnée dans le « Neologos » journal grec de la capitale turque. (5)

(*) Voir nos précédents numéros.

(1) Rapport russe d'Athènes, 28 janvier 1877.

(2) Rapport autrichien d'Athènes, 30 janvier 1877 ; rapport danois de Vienne, 9 février 1871, cités par : E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. 3, p. 410. — L'intérêt du Danemark s'explique par le fait que le roi de Danemark, Christian IX, était le père du roi Georges I de Grèce.

(3) Rapport danois de Vienne, 9 février 1877.

(4) V. S. Lascaris : La politique extérieure de la Grèce avant et après le congrès de Berlin, 1875-1881, Paris, (1924) p. 58,

(5) V. Felix Bamberg : Geschichte der orientalischen Angelegenheit... 1853-1878, p. 432. — F. Fliegenschmidt : La politique d'Allemagne en Orient pendant les dix premières années de l'Empire, Berne (1910), p. 130. — G. Troubetzkoi. Les préliminaires de la conférence de Londres. Révélation d'histoire diplomatique (1909), p. 119. L'authenticité de ces documents est niée par Troubetzkoi. Mais celui-ci est un auteur russe. D'autres documents sur les intrigues russes en Palestine étaient tombés auparavant entre les mains des Grecs, mais Ignatiew avait déclaré de même qu'ils étaient faux.

La lecture des documents contenus dans cette brochure est bien révélatrice pour tous ceux qui veulent suivre les événements des trois dernières décades du XIXe siècle et scruter les origines de l'Etat bulgare. On y voit que les pétitions envoyées au nom des habitants de la Macédoine, de la Bosnie et de l'Herzégovine sont préparées (1871) par des émissaires des comités secrets russes de Vienne, de Moscou et de Constantinople. Que de pareils pétitionnements sont organisés en Thrace même, en connexité avec une campagne tendant à renverser le ministre des affaires étrangères de Turquie, Halil pacha. (6) « Si ces manifestations ne suffisent pas », dit le personnage qui écrit de Constantinople et qu'on suppose avoir été Ignatiew lui-même, à l'ambassadeur de Russie à Vienne, « j'aurai recours à l'extrême moyen du « cotillon ». Comme toujours et partout, les panslavistes avaient, paraît-il, à Constantinople aussi, des femmes (du monde?) qui travaillaient pour la réalisation d'un programme comportant notamment la bulgarisation de la Thrace et de la Macédoine.

Le 14/26 novembre 1872, le comité central de Moscou écrit au consul général de Russie à Salonique pour lui transmettre une série d'instructions l'invitant notamment à : 1) « Envoyer en Macédoine, en Thrace, en Bulgarie et Vieille Serbie des émissaires chargés de distribuer des livres et de l'argent, de rassembler des partisans et de recruter des volontaires; 2) « Créer dans la presqu'île de Chalcidique (Mont Athos) des colonies de Russes et de Bulgares pour transformer ce pays en territoire essentiellement slave. Dans ce but vous ne négligerez aucun moyen pour arriver, dans quelques années, à évincer les Grecs de tous les monastères et de toutes les terres qui restent encore en leur possession.

« Instituer un comité d'organisation, avec 50.000 roubles par an, dont l'emploi sera contrôlé par l'ambassade impériale à Constantinople.

« La direction du Comité sera confiée au consul impérial à Salonique, qui sera tenu de passer la moitié de l'année au Mont Athos... »

Cela se passe en 1871-72. Il y avait alors à Constantinople deux journaux qui faisaient une guerre acharnée contre les plans panslavistes et qui résistaient vaillamment à la puissance du rouble : le « Phare du Bosphore », dont nous avons déjà parlé, et le « Néologos » de Stavro Voutyras. Tous deux sont traités par Ignatiew de « feuilles de chou ». Par contre, il semble en avoir eu beaucoup d'autres à son service et il ne cache pas qu'au besoin il avait recours même au « cotillon » pour réussir dans sa campagne contre l'hellénisme.

XXII.

Après l'échec de la Conférence de Constantino-

ple il apparaissait de plus en plus que la Russie, encouragée sans doute par Bismarck, chancelier du Reich allemand, (7) voulait la guerre. Il est vrai que la Grande Bretagne, désireuse de prévenir une conflagration européenne, fit conclure la paix entre la Turquie et la Serbie — une paix bien précaire. Elle parla d'une nouvelle Conférence.

Or, le 31 mars, les six Grandes Puissances européennes adressèrent à la Turquie une note collective pour l'inviter à mettre en application les réformes demandées à la Conférence de Constantinople et à ramener son armée sur le pied de paix. « Si le malaise dont souffrait l'Orient se prolongeait, disait la note, les gouvernements européens se réservaient d'aviser en commun aux moyens qu'ils jugeraient les plus propres à assurer le bien-être des populations chrétiennes et les intérêts de la paix générale ».

La Russie ajouta une sommation particulière. Pour traiter du désarmement, la Porte devait envoyer à Pétersbourg un ambassadeur spécial. La Turquie repoussa tout, déclarant qu'elle désarmerait si la Russie désarmait et protestant contre la tutelle humiliante que voulait lui imposer l'Europe.

C'était la guerre. Le 24 avril 1877, le Czar donnait l'ordre de franchir la frontière. Le 8 du même mois, il promettait des garanties à la Grande Bretagne courroucée. Le 16, il signait un accord avec la Roumanie pour obtenir le libre passage de ses troupes.

Et la Grèce ? La Russie voulait alors en finir avec l'Empire Ottoman. Elle souhaitait donc toutes les diversions possibles, entre autres la diversion grecque. Si elle ne faisait pas un très grand cas de la Grèce au point de vue militaire, elle redoutait l'hellénisme. Elle ne voulait pas paraître avoir besoin de la Grèce et elle ne traita pas avec elle afin de ne rien perdre de sa liberté d'action. L'intervention de la Grèce l'intéressait beaucoup moins que l'insurrection des provinces grecques de l'Empire Ottoman, et elle aurait voulu les soulever elle-même, sans passer par l'intermédiaire et par les exigences du cabinet d'Athènes. La Russie aurait ainsi refait sous son égide l'union des chrétiens de Turquie, et le royaume hellénique, au lieu d'être le centre d'une race, le foyer d'une civilisation, n'aurait plus été qu'une enclave maritime, qu'une position intéressante pour l'Angleterre et où celle-ci aurait eu la permission de s'installer.

Le prince Alexandre Michailovitch Gortchakow, chancelier de l'Empire russe, télégraphiait à Sabourow, ministre de Russie à Athènes, à la date du 17 avril : « Toute diversion en faveur de nos troupes serait actuellement désirable. Préférons arriver à démembrement définitif Turquie. Armes seront déposées à Corfou pour Epire et Thessalie. »

Un peu plus tard Sabourow demandait au gouver-

(6) V. N. Moschopoulos : La question de Thrace p. 240-242 et 339-343 (Athènes, 1922).

(7) V. Bourgeois : Manuel historique de politique étrangère,

nement grec « s'il ne verrait pas avec une certaine satisfaction l'occupation de la Grèce par les forces anglaises ». M. Deligeorges, premier ministre, n'ayant pas répondu à une question qui lui semblait sortir du cadre d'une conversation sérieuse, M. Sabourow aurait renouvelé sa demande en la justifiant par l'intérêt évident qu'aurait le gouvernement du roi Georges d'être dispensé, par un événement de force majeure, d'avoir à prendre parti dans les complications orientales et d'assumer la responsabilité soit d'une inaction dangereuse s'il résistait aux vœux du pays, soit d'une initiative non moins périlleuse s'il se décidait à y céder.

Cette suggestion russe était assez singulière. La Russie ne demandait pas mieux que de voir les Anglais à Athènes, si l'Angleterre lui permettait d'occuper Constantinople. Nous sommes en 1877. Ne se croirait-on pas en 1947 ?

Les historiens français (8) qui citent les documents servant de base à ces révélations ajoutent : Il n'est pas certain que le ministre russe à Athènes ait très bien compris les intentions secrètes de son gouvernement. Tandis que celui-ci semble s'être préoccupé plutôt de l'insurrection des provinces (turques) que de l'intervention de la Grèce. Sabourow, peut-être séduit par l'espoir d'un plus retentissant succès diplomatique, semble s'être employé surtout à cette intervention.

Simultanément, Sabourow s'efforce de hâter le retour au pouvoir de Coumoundouros dont il attend la participation immédiate de la Grèce à la guerre. Mais l'influence de la Russie est contrecarrée par celle d'autres Puissances, l'Angleterre et l'Autriche, si non la France et l'Italie. La Turquie même, qui aurait pu être tentée de se servir de l'hellénisme contre le panslavisme, ne semblait pas y songer. Elle paraissait plutôt portée à voir dans la Grèce une ennemie. Elle prend ses précautions contre elle. Elle prohibe l'entrée de quelques journaux grecs. Elle ferme la Mer Noire. Elle prend d'autres mesures contre les Grecs.

On comprend dans ces conditions la situation difficile où se trouvait la Grèce. Mal vue de la Turquie, presque aussi mal vue de la Russie, soupçonnée par la Grande Bretagne, isolée, et malgré son isolement abreuvée de conseils donnés en sens divers que va-t-elle faire ? Il lui est presque aussi difficile de s'abstenir que d'agir. Son impuissance lui interdit une action immédiate. Mais ses préparatifs qu'elle ne peut ne pas faire, tendent à une action. Quelle sera cette action ?

Déligéorges étant au pouvoir, la politique anglaise passe pour dominer la politique du gouvernement grec. Déligéorges était partisan d'une stricte neutralité. Cette politique répondait assez bien à l'état de l'opinion grecque, telle qu'elle était au début de la guerre, d'autant plus que les troupes russes rencontraient des difficultés dans leurs opérations contre les Turcs

en Bulgarie. Mais à mesure que la situation change en faveur des Russes, le parti belliqueux gagne de terrain. Déligéorges perdit la majorité lors de l'élection du président de la Chambre. Une démonstration populaire s'organise pour demander un ministère de coalition avec l'amiral Constantin Canaris, l'homme qui personnifiait la Grèce héroïque.

Le roi fit d'abord appel à Coumoundouros, qui ne parvint pas à grouper dans son cabinet des membres de tous les partis. Les manifestations se renouvellent à la Chambre et dans la rue. Finalement, le roi fit appeler Canaris, qui devint président du conseil et ministre de la Marine, tandis que Ch. Tricoupis devenait ministre des Affaires étrangères, Zaimis ministre de la Justice, Coumoundouros ministre de l'Intérieur, Déligéorges ministre des finances.

— C'était un cabinet de coalition nationale, un gouvernement œcuménique, comme on l'a appelé, le premier de ce genre en Grèce.

La formation du ministère Canaris était un événement capital. Il personnifiait toute la Grèce unie autour du roi pour la défense des intérêts de l'Hellénisme.

XXIII.

Le gouvernement œcuménique de C. Canaris présentait pour le peuple grec le plus de garanties possibles. Il était le seul qui put faire accepter une politique à l'opinion inquiète, que cette politique fût celle du recueillement ou celle de l'intervention. D'autre part, il était le moins apte à l'action, parce qu'avant de prendre une décision collective, les ministres devaient se mettre d'accord, que pour y parvenir, ils devaient procéder à un échange de concessions.

Il s'est donc mis à négocier avec la Grande Bretagne en vue d'une neutralité, en même temps qu'avec la Russie pour une intervention dans la guerre turco-russe qui se poursuivait. Le 6 juin 1877, Sabourow, ministre de Russie à Athènes, télégraphiait à son gouvernement : « Idée subsiste de s'adresser à l'Angleterre, bien qu'ils (les ministres grecs) s'attendent d'avance à refus, mais pour être plus libres ensuite de se jeter dans nos bras ».

Effectivement, le cabinet Canaris commença par se tourner vers l'Angleterre. Dès le 5 juin, Coumoundouros avait dit à Stuart, ministre britannique à Athènes, que la Grèce désirait se mettre sous la protection de l'Angleterre, et demandait quelle politique le cabinet de Londres voulait que celui d'Athènes adoptât. Les pourparlers continuèrent. Lord Derby, ministre des affaires étrangères, à qui les revendications de la Grèce en Epire et en Thessalie avaient été communiquées par le ministre grec à Londres, répondit

(8) I, p. 895.—G. Hanotaux : Le Congrès de Berlin, T. IV, p. 133.—Geffcken : Russland, Frankreich und Deutschland, etc.

(9) E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. III, p. 415-16.

à Stuart le 2 juillet : Le gouvernement britannique ne se sentait pas préparé à prendre des engagements à l'égard de la Grèce dans le cas d'un démembrement de la Turquie. Cependant, il pouvait assurer le cabinet d'Athènes que, dans les questions qui se traiteraient après la guerre, il serait disposé à user de son influence pour faire partager aux populations grecques dans les provinces turques « les formes administratives ou les avantages » qui seraient accordés aux populations chrétiennes d'une autre race.

La promesse de Derby ne répondait manifestement pas au désir de la Grèce. La conversation continua, mais il était bien certain que la réserve de l'Angleterre devait déterminer la Grèce à se tourner du côté de la Russie. Au début de juin, Coumoundouros, d'accord avec le Roi, travaillait pour une alliance avec la Russie. Pourtant celle-ci se refusait à discuter au sujet de la délimitation de la frontière bulgaro-macédonienne.

Au moment où l'Hellénisme croyait devoir se mettre en avant, l'offensive russe était brisée devant Plevna. A deux reprises, le 30 juillet 1877, puis le 11 septembre, les armées du Czar subissaient un sérieux échec, qui retentit dans tout l'Orient comme un désastre. C'était un nouveau plan de campagne à mettre sur pied, une grande guerre à organiser, l'appel nécessaire de tous les contingents disponibles, même de la garde impériale. La position de la Russie en Orient, en Europe, s'en trouvait affaiblie. A Athènes en particulier, l'émotion fut très vive. En présence des insuccès russes, la Grèce se contenta.

Devant une telle situation les offres de la Russie à la Grèce se renouvellent : « Pourriez-vous essayer de suggérer, télégraphiait Gortchakof à Sabourow, traité d'alliance comme votre idée personnelle, en réitérant promesse déjà faite qu'en cas de remaniements territoriaux ne nous opposerions pas à l'annexion à Grèce d'Epire et Thessalie ».

Sabourow manœuvra de manière à ne pas avoir l'initiative des pourparlers. Prenant prétexte de l'ajournement de l'insurrection des provinces turques, il déclara à Ch. Tricoupis que ces tergiversations annulaient les promesses éventuelles que la Russie avait pu faire. Les ministres grecs, pour regagner le terrain perdu, s'empressèrent de revenir aux pourparlers d'alliance. Sabourow les informa qu'il ne se prêterait à la conversation que lorsqu'ils auraient concentré à la frontière une armée assez forte. Les troupes grecques furent concentrées. Les pourparlers reprirent. Mais par un revirement, qui pouvait n'être qu'une feinte, le gouvernement russe ne paraissait plus désirer une alliance. La Grèce s'était armée, elle occupait 20 mille Turcs. Elle ne pouvait ne pas rester armée. C'était autant de gagné pour la Russie, qui n'aurait pas obtenu un plus beau résultat en concluant une alliance formelle.

Entretemps la résistance turque contre la Russie s'épuise. Le 10 décembre 1877, Plevna, après une lon-

gue résistance héroïque, capitule. La nouvelle fut connue à Athènes le lendemain. Elle laissa l'opinion assez indifférente comme si elle était attendue depuis trop longtemps. Par contre, l'impression fut très vive dans les sphères gouvernementales. Les ministres éprouvaient un grand embarras. La chute de Plevna était comme une mise en demeure.

Le 14 décembre, la Serbie entra de nouveau en campagne, elle, qui venait de conclure la paix le 1er mars. L'insurrection se réveillait en Crète. D'autre part, il y avait dans l'air certaines rumeurs de paix, qui venaient peut-être, on ne le savait pas très bien, de la légation de Russie. La Grèce allait-elle laisser s'échapper l'occasion propice ?

Ces bruits de paix avec les autres nouvelles eurent pour contre-coup à Athènes, surtout parmi les étudiants et parmi les troupes, quelques manifestations belliqueuses. Le ministre russe, qui suivait toutes les pulsations de la vie grecque, qui veillait à y entretenir l'agitation et la fièvre, qui demandait à son gouvernement de démentir les échecs, si l'armée russe en subissait encore, crut pouvoir annoncer, une fois de plus, l'imminence de l'intervention grecque. Le 22 décembre, il télégraphiait à Pétersbourg : « Gouvernement grec prépare activement l'insurrection en Thessalie et Epire. Expéditions d'armes en Candie continuent. Insurrections seront probablement suivies de près par guerre ouverte ».

On n'en était pas encore là. Les rumeurs de paix s'étaient dissipées. La chute de Plevna avait perdu la proportion d'une victoire décisive; les cols des Balkans devaient encore être emportés.

(à suivre)

N. Moschopoulos



LE CAIRE
9, Rue Adly Pacha

ALEXANDRIE
7, Rue Fouad 1er.

Pour vos étrennes :

- Un piano de grande marque ...
Pleyel Gaveau, etc...
- Un radio-gramophone de luxe à changement automatique.
- Une luxueuse petite radio de table ou de chevet.
- Un gramophone portatif.
- Les meilleurs enregistrements classiques et modernes.
- Des guitares, mandolines, etc. etc.

Un vieux dicton :
La musique adoucit les mœurs



Danse grecque d'après un document ancien

LA DANSE ANTIQUE RESSUSCITEE PAR LE FILM.

Un article inédit de **MAURICE BRILLANT**

Athénée, vers le début du III^e siècle de notre ère, avait déjà observé que « les images laissées par les anciens artistes nous conservent des vestiges de la danse d'autrefois ». Ces mots pourraient être mis en exergue aux travaux, tout récents, de M^{lle} Lemoiselle Prudhommeau, comme ils ont servi d'épigraphe au livre de Maurice Emmanuel, sur l'« Orchestique grecque ». Cette thèse célèbre, qui date de 1895, a bouleversé les habitudes — séculaires et stériles — qui dominaient les recherches sur la danse hellénique et instaurée une méthode nouvelle, qu'à vrai dire on n'a guère employée avant que Mademoiselle Prudhommeau l'eût reprise et complétée. (Le beau livre de M. Sechan, actuellement professeur à la Sorbonne, « La Danse grecque antique », 1930, ne s'attache pas aux mêmes détails. Emmanuel était bien préparé à sa tâche. Esprit finement cultivé, savant historien de la musique, apôtre du folklore musical et de la « modalité » qu'il recèle, c'était un compositeur original et remarquable — qu'on n'a mis en pleine lumière que vers la fin de sa vie, mais qu'aujourd'hui tous les musiciens apprécient équitablement : « la Revue musicale » vient de lui consacrer un numéro spécial; et c'était en même temps un helléniste de profession, qui a compté parmi les présidents de l'Association des Etudes grecques; il a offert un bel exemple d'une culture française souple, diverse et précise. Ajoutons que, pour préparer sa thèse, ce savant consciencieux avait assisté aux leçons de la célèbre école de danse à l'Opéra, et consulté le grand maître de ballet qu'était Hansen. Mademoiselle Prudhommeau n'a pas eu besoin de fréquenter à la « rotonde » de l'Opéra, car cette helléniste (qui a choisi la danse grecque pour matière de son diplôme d'études et qui travaille à une thèse sur le même sujet), prend elle-même, régulièrement, sa leçon de danse.

L'originalité d'Emmanuel a été d'abord de rompre avec la tradition des philologues qui depuis l'illustre Meursius (1618) n'interrogeaient que les sources écrites, les textes anciens; — textes épars, isolés,

sans précision suffisante, textes surtout de grammairiens et de scholiastes, confus et contradictoires ne donnant presque jamais une véritable définition des termes qu'ils cataloguent, et fort postérieurs à l'époque où fleurissait la danse antique. Emmanuel s'est donc adressé avant tout aux « monuments figurés », aux images peintes ou sculptées (les textes alors peuvent s'éclairer), particulièrement à ces vases peints, si nombreux, qui forment un immense et vivant répertoire de la civilisation antique. Ensuite il a eu l'idée de comparer les mouvements (et les positions) qu'ont fixés les vieux céramistes avec ceux de notre danse classique d'opéra. Par parenthèse, les définitions qu'il donne de ces mouvements modernes sont les plus claires et les meilleures qui existent et il y a dans son livre une centaine de pages qui, sans former un manuel complet de la danse théâtrale, puisqu'il n'étudie que les mouvements qui se rapportent à son dessein, en offrent du moins l'essentiel; j'attribue ce succès à sa formation d'humaniste et, en vérité, à sa formation universitaire. Grâce aux appareils de « chronophotographie » du Docteur Marey — ancêtres du cinéma —, qui décomposent le mouvement, il a fixé ce qu'on appelle les moments essentiels, caractéristiques d'un pas de danse. Et il a décelé leur équivalent sur les vases (qu'il faut d'ailleurs être archéologue pour bien lire). Ainsi a-t-il montré que nombre de nos temps et pas classiques étaient pratiqués par l'orchestique grecque. A la vérité, ils étaient moins nombreux, moins riches et surtout moins précis, plus gauches que ceux de notre danse, qui exige une isochronie absolue, une perfection sans défaut, sous peine de compromettre sa pure beauté. Il n'en restait pas moins que l'analogie est frappante.

Elle le devient davantage encore avec les recherches de Mademoiselle Prudhommeau. Travaillant dans la même voie, elle étendit les observations d'Emmanuel, trouva d'autres exemples ou repéra des mouvements nouveaux. Mais son grand avantage est

qu'elle dispose du cinéma, qui lui permet d'animer les peintures de vases (ou les bas-reliefs). Elle a remarqué que, dans plus d'un cas, les danseurs juxtaposés par le peintre sont, en réalité, le même danseur en évolution continue ou figurent le même pas à différents stades de son développement. Emmanuel l'avait déjà observé pour certaines séries dont la lecture, sans autre contrôle que les résultats de la chronophotographie, était assez claire : un savant américain, M. Lawler (*The Maenads*, 1927) l'avait contesté. Je crois qu'on ne le peut faire maintenant. Les images transportées sur l'écran, animées, font apparaître automatiquement (quand la série est valable) un pas de danse complet.

Dans un film d'étude présenté à l'Association des critiques de la Danse, Mademoiselle Prudhommeau a ressuscité des artistes, des étoiles, du Vème ou du IVème siècle avant Jésus Christ, qui exécutaient pour nous ronds de jambe, chassés, pirouettes, tours en l'air ou entrechats... Oui, des entrechats, un mouvement typique de notre danse ! Les historiens de la danse fixent volontiers sa naissance dans la première moitié du XVIIIème siècle. A la vérité, le Père Menestrier emploie le mot et en donne une éty-

mologie, d'ailleurs contestable, dès la fin du XVIIème siècle; mieux, je le trouve décrit dans un recueil italien de la fin du XVIème siècle (Fabrizio Caruso). Mais Emmanuel l'avait remarqué sur un vase à figures rouges (Mademoiselle Prudhommeau en connaît d'autres). J'ajoute qu'un fragment de Crities (trop peu cité, mal compris) que nous a conservé Eustathe (XIIème siècle, et il le comprend mal déjà, me paraît le définir clairement. On appelait ce mouvement (ailleurs non décrit), *thermaustris* ou *thermastris*, c'est-à-dire *tenaille*, et l'image est frappante. Un entrechat grec ! Qu'en eût pensé Isadora Duncan, contemptrice de la virtuosité classique au nom de la liberté grecque... Sans l'avoir cherché, sans vouloir être archéologue ni prendre parti, c'est Valéry qui avait raison dans son beau dialogue : « l'Âme et la Danse ». Il faut s'y résigner. Encore qu'il n'y ait pas continuité entre les deux systèmes, mais simple rencontre, l'orchestique grecque est l'aïeule de notre danse classique — née en France au milieu du XVIIème siècle. Une jeune danseuse de l'Opéra sourirait de son inexpérience, mais devrait la saluer avec quelque émotion.

Maurice Brillant

Le thé de S.M. L'Impératrice Fawzia



L'Auguste Souverain ayant à Sa droite Mme Arvengas, épouse de l'ambassadeur de France et Mme Brunner, épouse du ministre de Suisse et, à Sa gauche, S.M. l'Impératrice Fawzia et Mme Polain, épouse du ministre de Belgique.

S.M. l'Impératrice Fawzia a donné, au Palais de Koubbeh le 10 Décembre un grand thé en l'honneur des dames de l'Œuvre Mohammed Aly El-Kébir, et des dames des colonies étrangères qui ont participé à la lutte contre le choléra. S.M. le Roi avait fait, aux invitées de S.M. l'Impératrice, l'agréable surprise et l'honneur de présider la réunion, au cours de laquelle Il avait daigné adresser aux dames présentes des remerciements au nom de l'Égypte reconnaissante. Voici une photo prise au cours de cette manifestation, qui a constitué une belle preuve de la solidarité de tous les habitants de l'Égypte dans l'adversité.

Le Monde Officiel et Diplomatique

A LA LEGATION DE GRECE



Le Ministre de Grèce serrant la main de Mme Charaoui pacha au moment où elle quitte la Légation.

Une députation de l'Union Féministe Egyptienne ayant à sa tête Mme Hoda Charaoui Pacha et accompagnée par Mesdames Mohamed Saleh Bey, Césa Nabaraoui, Ismet Assem et Mme Hawa Adris, s'est rendue à la Légation de Grèce. Reçue par S.E. le Ministre, la députation, au nom des femmes arabes, lui a donné l'assurance de sa profonde appréciation de l'attitude de la Grèce à l'O.N.U. « Cette attitude en faveur du triomphe des principes de justice et d'humanité en dépit de la pression que les grandes puissances exerçaient sur les membres de l'organisation pour les amener à modifier leur position ». Mme Hoda Charaoui a déclaré ensuite que l'attitude de la Grèce n'a étonné personne, car « ce pays est l'héritier d'une vieille civilisation ».

S.E. M. G. Triantafyllidis par quelques mots remercia Mme Hoda Charaoui Pacha et les membres de l'Union Féministe de ses senti-

ments qui sont d'ailleurs réciproques entre les deux pays amis l'Egypte et la Grèce, et a exprimé des plus sincères souhaits à l'Orient arabe espérant que la situation s'améliorera grâce à la sagesse des hommes politiques arabes.

AU CONSULAT DE CHINE A ALEXANDRIE

M. T.H. Liu vient d'être nommé au poste de Consul de Chine et a pris possession de ses fonctions. Venant de Rangoon où il occupait le poste de Vice-Consul de son pays, Le nouveau Consul se propose d'établir une meilleure compréhension de son pays parmi les nombreux amis que la Chine compte en Egypte.

A LA LEGATION D'ESPAGNE

Le lundi 29 Décembre, S.E. Monsieur Alonso Caro Y del Arroyo a été reçu au Palais d'Abdine en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire d'Espagne en Egypte.

Son Excellence le Ministre, accompagné de Ali Rachid bey, Deuxième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une automobile de la Cour escortée de quatre motocyclistes de la police et suivie d'une autre automobile royale où



S.E. M. Alonzo Caro Y Del Arroya, à sa sortie du Palais d'Abdin.

avaient pris place les deux secrétaires de la légation. A son arrivée ainsi qu'à son départ. Son Excellence le Ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité : Son Excellence le Ministre des Affaires Etrangères, Son Excellence le Chef du Cabinet de Sa Majesté le roi; Son Excellence le Grand Chambellan; Son Excellence l'Administrateur-général des Biens Privés et des Palais royaux et Son Excellence l'Aide de Camp en Chef.

A LA LEGATION DE HONGRIE

Le même jour, à midi trente, Son Excellence Monsieur Viktor Csornoky a été reçu au Palais d'Abdine en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Hongrie en Egypte.

Son Excellence le Ministre, accompagné de Mahmoud El Sioufi bey, Troisième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une automobile de la Cour escortée de quatre motocyclistes de la police et suivie d'une autre automobile royale où avait pris place M. l'Attaché de la Légation. A son arrivée ainsi qu'à son départ, Son Excellence le Ministre a été salué par



S.E. le Ministre de Hongrie à sa sortie du Palais d'Abdine.

A LA LEGATION DE GRECE



Instantané pris au cours du déjeuner. L.L.EE. A. Gemayel Pacha, El Khamy Bey, M. Th. Cozzika, S.E. Riad El Solh Bey, Mme G. Trian-

tafyllidis, S.E. Mardam Bey, Mme Pilavachi et S.E. le Ministre de Grèce.

Ont assisté à cette solennité, Son Excellence le Ministre des Affaires Etrangères; Son Excellence le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi; Son Excellence le Grand Chambellan; Son Excellence l'Administra-

teur-général des Biens Privés et des Palais Royaux et Son Excellence l'Aide de Camp en Chef.

Son Excellence le Ministre de Grèce et Mme G. Triantafyllidis offrirent à l'Hôtel de la Légation à Zamalek un déjeuner auquel assistèrent L.L.EE. le Président du Conseil de la République Syrienne et Madame Mardam Bey, le Président du Conseil de la République Libanaise Riad El Solh Bey, le Ministre du Liban et Madame El Khoury Bey, le Sénateur A. Gemayel Pacha, le Président de la Communauté Hellénique M. Th. Cozzika et plusieurs membres du corps diplomatique.

Entre la poire et le fromage levant son verre le Ministre de Grèce porta un toast pour la santé des Présidents des Républiques de Syrie et du Liban et pour la prospérité de leurs peuples amis de la Grèce.

Son Excellence Mardam Bey répondit tant en son nom qu'au nom du Président Riad el Solh Bey portant un toast à la santé de S.M. le Roi Paul des Hellènes et pour la prospérité du peuple héroïque de la Grèce. Durant ce déjeuner a régné une atmosphère d'extrême cordialité.

Echos et Nouvelles

DANS LA LEGION D'HONNEUR

Pour marquer son appréciation de l'effort désintéressé qu'accomplit depuis 25 ans « La Semaine Egyptienne » en faveur de la diffusion de la culture française dans le Moyen-Orient, le Gouvernement français vient d'octroyer la croix de la Légion d'Honneur à M. Stavros Stavrinou, Directeur-Propriétaire de notre Revue.

Cette distinction qui rejaille sur toute l'équipe égyptienne et européenne de « La Semaine Egyptienne » est pour nous un précieux encouragement à poursuivre notre œuvre et à tenter ainsi de contribuer davantage au resserrement des liens qui unissent si fortement, sous le signe de l'Esprit, l'Egypte à la France.

GIDE, COMBLE D'HONNEURS

La « Gazette des Lettres » du 18 octobre a imaginé de célébrer le cinquantième des « Nourritures Terrestres » d'A. Gide en demandant à Schlumberger, Mauriac, Adrienne Monnier, Pierre Bost, etc... de réveiller en eux-mêmes le souvenir du choc qu'ils regurent quand cet ouvrage leur tomba, il y a cinquante ans, entre les phalanges.

Le même journal rapporte à ce sujet une vieille plaisanterie du non moins vieux Léautaud qui n'a pas son pareil en fait de petites roseries. Durant les premières années qui suivirent la parution (sic) de l'ouvrage de Gide, les familiers du « Mercure de France » s'amuserent à proposer aux visiteurs, en désignant les cases où reposaient les volumes de Gide : « Vous ne voulez pas emporter quelques nourritures ? Il y en a qui se perdent ! »

Il faut croire qu'à l'étranger on en a fait ses délices, puisque la Suède vient de décerner à leur pourvoyeur le Prix Nobel. Mais voici qu'on nous apprend que souffrant, Gide ne pourra pas se rendre à Stockholm recevoir les fameux cachets.

CHOLERA ET CIVILISATION

Le Professeur Henri Mondor, dans un entretien accordé à L. Chauvet du « Figaro Littéraire », (18 Octobre), dit ceci :

« ...La cure entre les fléaux, peste, choléra, a fait la preuve de son efficacité. A ce propos, il est curieux et désolant et instructif de constater que le choléra vient de réapparaître en Egypte, au moment où les Anglais évacuaient cette région. Dans les pays qui ont bénéficié de civilisations importées, une certaine impatience de liberté ne devrait pas sous-estimer les bienfaits de l'hygiène et les trop légèrement exiler. »

Un homme tel que le Professeur Mondor aurait dû se méfier avant de poser en principe que le choléra est la conséquence de l'évacuation. Car, en homme qui doit veiller à ce que sa pensée ne soit pas contredite par les événements, il aurait dû se rappeler que les Anglais se sont introduits en Egypte en 1882 et qu'une terrible épidémie de choléra se déclara dans ce pays dès l'année suivante, en 1883. Si l'on raisonnait comme lui, on serait amené à dire, avec autant d'in vraisemblance, que le choléra fut la conséquence de l'occupation...

Le distingué professeur aurait dû d'autant moins oublier cette date — 1883 — qu'une mission française vint lutter contre l'épidémie, comme une semblable l'aurait fait cette fois encore si...

MALADIE ET MORT DE L.P. FARGUE

Dans le numéro du 29 Novembre d'« Une Semaine dans le Monde », Cl. Chonez nous révèle l'origine de la longue maladie de L.P. Fargue qui vient de mourir.

« Un jour, écrit-elle, il y a trois ou quatre ans, il déjeunait avec Picasso. Il voulut du feu pour sa cigarette; la boîte tomba; il se pencha sous la table pour la ramasser et ne se releva pas; un vaisseau rompu au cerveau : Prométhée terrassé par une allumette.

« Depuis, le lit et l'attente de la mort.

Gare de la douleur, j'ai fait toutes tes routes,

Je ne peux plus aller, je ne peux plus partir.

« Au début il fit cent mètres, puis cinquante, sur le trottoir de la rue de Sèvres. Après il fallut l'ambulance. On portait ce paquet de chair à l'air frais, on l'offrait au soleil, au néon, au bruit des voi-

tures, aux passants; et l'esprit levé s'y redressait, plus triomphant que jamais. »

C'est cela que nous retiendrons surtout de cet article, gâté trop souvent par ce désir de briller qui fait parfois plus que frôler l'indélicatesse. Un esprit musclé se montre autrement que par des pirouettes d'acrobate.

DEMARRAGE LENT ET DIFFICILE

Cette année, au Caire, la saison littéraire semble avoir un démarrage difficile. Le départ de Morik Brim a enfoui, dirait-on, dans une insondable léthargie, les « Amis de la Culture Française ». Quelques groupements cependant essaient de prendre de l'élan : le Centre d'études de Dar-es-Salam, voué au spiritualisme, l'Amicale des Anciens Elèves du Lycée Français du Caire où M. Gossart fait un cours-fleuve sur le XVIème siècle, et l'Union Française Universitaire qui, après deux conférences scientifiques de MM. Savel et Chazette, vient de consacrer, grâce à notre ami Mériel, une conférence au peintre Albert Marquet.

De ci de là, les Amitiés Françaises du Caire organisent soit une réception — comme celle que l'on a faite à nos confrères français Massip et Hubert, — soit une causerie, comme celle de M. Guyon sur deux ouvrages nouvellement parus.

Il nous faudra sans doute attendre le grand « boum » de janvier-février : c'est, en effet, de l'année, « la saison ardente » !

ANDRE CHAMSON EN EGYPTE ?

Ce qui est acquis, c'est que Vercoors ne viendra pas en Egypte; regrettons-le, car l'homme ainsi que son œuvre, si courte soit-elle, en valaient la peine.

Mais, il se pourrait que nous ayons le plaisir de voir prochainement André Chamson. Le choix serait heureux.

Nous ne parlerons pas de son œuvre littéraire, que l'on connaît. Nous rappellerons seulement que pendant l'occupation allemande, cet homme a choisi de se taire, de se terrer dans un coin de France et d'attendre la victoire, tout en accumulant rageusement des notes qui

devaient donner naissance au « Puits des Miracles » et au « Dernier Village ».

En effet, dès que l'ennemi fut arrivé dans les villes de France et eut fait résonner le bruit de ses bottes sur le pavé des rues, A. Chamson ferma ses volets et s'en alla. Il se retira à la campagne et ne fit plus parler de lui. Dans un silence digne, il attendit l'heure de reprendre son uniforme d'officier de réserve. Il ne publia rien. Mais dans son agreste retraite, il observa la grimace des hommes et la grandeur des humbles. Et, en marge de son œuvre de romancier, il ressembla dans les « Fragments d'un Liber Veritatis », des réflexions graves et sévères sur les données de l'art.

LIBERTE SANS AILES

Certains pays se glorifient de vous offrir la sainte liberté; un joli petit corps d'oiseau... dont on a coupé les ailes ! Voici quelques exemples qui ne manquent pas d'être affriolants :

Les Etats-Unis d'Amérique ont interdit « Ambre » et les fameux « Tropiques ».

Au Canada, on est prié de mettre au cachot, à moins d'y aller soi-même : Maupassant, Balzac, Lawrence et Joyce !

En Union Sud-Africaine, Rabelais est à l'index; Balzac, nous apprend-on, a peu de chances de passer à travers !

L'Italie, comme nous l'avons déjà dit, a eu des vellétés de proscrire Flaubert !

En Allemagne, on décommande les représentations du « Cid » !

Il est bien vrai que toute liberté qui ne délivrerait que des permissions et s'interdirait... le droit d'interdire, ne serait plus la liberté; et que, qui dit déjà « permission », sous entend une liberté restreinte ! Non, on s'y perd ! et nous dédions ce thème à l'usage des coupeurs de cheveux en quatre...

PUBLICATIONS

Jean Savant : L'Ecole d'Athènes a cent ans. (Une Semaine dans le monde), 13 septembre)

Les Editions Debraisse à Paris annoncent la publication d'un ouvrage de Constantin Alévrás : Les Volontaires Hellènes en France pendant la guerre de 1870 et celles de 1914 et de 1939.

A la librairie Payot : G. Quadri : La philosophie arabe dans l'Europe médiévale.

En Grèce, on a dernièrement publié des traductions des poèmes de Villon, de Baudelaire, du « Ruy Blas » de V. Hugo, et de « L'Ame Enchantée » de Romain Rolland.

MM. Mohammed Abdel Hamid Ambar et Abdel Méguid Abdine ont donné aux éditions du Scribe Egyptien, une traduction arabe de « Génitrix » de Mauriac. Dans les « Nouvelles Littéraires » du 2 octobre, une étude de R. Kemp sur le Maroc et ses conteurs.

AU BRITISH MIDDLE EAST OFFICE



Mr. John Troutbeck, C.M.G.

M. John Troutbeck, ancien Sous-Secrétaire d'Etat au Foreign Office vient d'arriver au Caire où il a pris possession de ses nouvelles fonctions comme chef du British Middle East Office.

NOUVELLES DIVERSES

Sept artistes français et espagnols donnent des cours à l'Ecole des Beaux-Arts du Caire. Nous avons plaisir à saluer la présence, parmi eux, de Galanis, Chapelain-Midy et Mayodon.

La France prépare l'édition d'un Panorama des Lettres Françaises pour 1948, dans lequel on fera une

large place à la presse littéraire française à l'étranger et aux écrivains étrangers d'expression française.

Les Ballets des Champs-Élysées remportent un grand succès à l'Opéra-Royal du Caire.

« AL ZAMAN »

Notre excellent confrère et ami a lancé le 15 Novembre 1947 le premier numéro de son grand quotidien illustré « Al Zaman », qui a tout de suite rencontré la faveur du public, par le modernisme de sa présentation, la variété de son contenu, et le ton vivant de sa tenue. Les Editoriaux constituent bien entendu un des attraits essentiels du journal, car les problèmes de politique internationale et nationale y sont traités en profondeur et avec un souci d'objectivité qui ont été fort remarquables. Nous renouvelons à notre confrère l'expression de vœux les plus cordiaux.

« LOISIRS »

« Loisirs » le nouveau magazine illustré qui paraît depuis l'an dernier à Alexandrie fêta par un cocktail intime offert à l'« Emir » la publication de son numéro spécial de Noël, qui a été fort remarqué des lecteurs, à cause de l'éclectisme de son contenu et de la valeur des collaborateurs assemblés par Mlle L. Tabbah, directrice de la Revue.

Des discours de circonstance furent prononcés par M. Ch. Arcache, Rédacteur en chef du « Journal d'Alexandrie » et Mre Edgard Gallad bey, Directeur du « Journal d'Egypte » auxquels « Lita » qui est le pseudonyme gracieux de Mlle Tabbah répondit par une allocution improvisée, pleine de charme et d'esprit.

AUX « AMITIÉS FRANÇAISES » D'ALEXANDRIE

L'activité littéraire de la saison vient d'être reprise aux « Amitiés Françaises », qui inaugureront leur cycle de conférences en demandant à M. A.H. Abbad bey, Doyen de la Faculté des Lettres, de l'Université Égyptienne d'Alexandrie, de présenter le grand poète persan « Ibn Firaz ». L'érudit conférencier retraça la biographie du célèbre homme de lettres qui fut aussi un militaire de valeur. Son destin tourmenté lui servit de thème pour les immortels poèmes qui ont fait

sa gloire et dont le Prof. Abbady bey, mit fort bien en relief les qualités et l'originalité.

AUX AMITIES FRANÇAISES

Inaugurant sa saison d'hiver, le groupement des « Amitiés Françaises » recevait l'autre soir, sous les auspices de notre excellent ami M. le Prof. B. Guyon, M. Jean Massip, Directeur politique de « La Bourse Egyptienne » du Caire et M. Raymond Hubert, Rédacteur-en-Chef du « Journal d'Egypte », au Caire.

Interviewés par M. G. Dardaoud, Directeur de l'A.F.P. dans le Moyen Orient, nos distingués confrères donnèrent ainsi au public accouru pour les rencontrer, un bref aperçu de leur carrière journalistique jusqu'à ce jour, et ces dialogues furent suivis avec grand intérêt par toute l'assistance.

Nous présentons à nos confrères nos meilleurs vœux de bienvenue en Egypte.

AU LYCEE FRANÇAIS

M. A.M. Gossart, proviseur du Lycée Français du Caire, fit récemment à l'Amicale des Anciens Elèves de son institution deux conférences consacrées à « L'énigme de Rabelais » et aux « Lettres Françaises au XVIème siècle », où il retraça avec la plus brillante érudition le visage intellectuel de la France à l'époque classique ainsi que les traits véritables de ses protagonistes dans le domaine de l'esprit et de la pensée. Un très nombreux auditoire suivit ces causeries.

AU CONGRES FEMINISTES DE PARIS

L'Union Féministe Egyptienne prit part en Octobre dernier au Congrès Féministe de l'Entente mondiale pour la Paix en y déléguant Mme Ismet Assem, qui y fit un très brillant discours exaltant la volonté de l'Egypte à apporter sa part active à l'idéal de ce Congrès, et proclamant quelques uns des devoirs qu'il incombe d'enseigner à l'enfant pour en faire un être civilisé par excellence et apte à répudier le goût de la destruction et de la violence.

NOUVELLES DE FRANCE

Nous apprenons de Paris que M. Pierre-Alain Sabbagh vient de recevoir le Grand Prix de la Radio Française, et que le Lieutenant de



JOUETS ETRENNES

Cicurel

Le Caire

et

TREMODE

Alexandrie

vaisseau Jean Sabbagh vient de faire l'objet d'une citation Ministérielle pour sa belle conduite durant la guerre. Toutes nos félicitations à notre éminent ami, M. Georges H. Sabbagh, père de ces vaillants jeunes gens.

LAURIERS

Nous apprenons avec grand plaisir le succès remporté à Paris par le virtuose du piano Mme Lila Lalauni, fille de notre excellente amie Mme Alexandra Lalauni. En effet Lila Lalauni donna en première audition, aux concerts Lamoureux, son « concerto symphonique » pour piano et orchestre que dirigea le maestro Eugène Bigot. Des applaudissements nourris et prolongés saluèrent la talentueuse soliste qui fut rappelée dix fois sur la scène et reçut en même temps des félicitations de tous les critiques d'art pour sa nouvelle composition.

Il est à remarquer qu'au même programme figurait également une œuvre inédite de Strauss, mais l'œuvre de la jeune Grecque « n'a pas fléchi à côté de celle de son « aîné festonné de gloire » écrivirent les critiques.

Nous espérons pouvoir applaudir cet hiver la talentueuse artiste.

« LES PYRAMIDES »

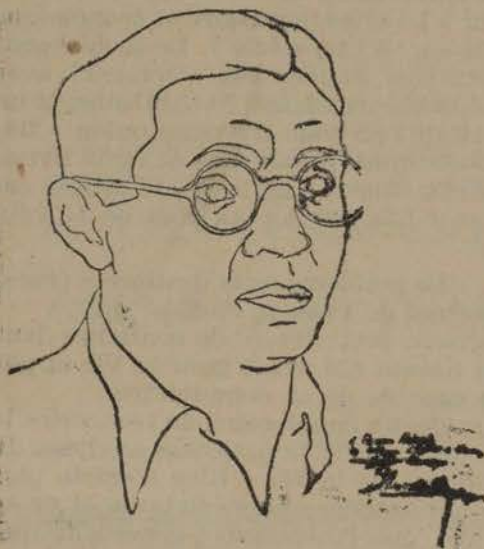
C'est le titre d'un très beau film réalisé par MM. Vigneau et Tamba et qui fut présenté au club des « Amitiés Françaises » par le Dr. Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités Egyptiennes, qui en donna un vivant commentaire, mettant en relief les symboles contenus dans cette magnifique bande cinématographique.

L'UNION FRANÇAISE UNIVERSITAIRE EN 1947-1948.

Le programme de l'U.F.U. d'Egypte sera déjà fort entamé au moment où paraîtront ces lignes. Deux conférences données, l'une par M. Savel sur « l'origine de la houille », l'autre de M. Chazette, sur « le bacille virgule ». Une troisième de M. E. Mériel sur le peintre Albert Marquet vient d'être faite, pour honorer la mémoire de ce grand artiste qui visita l'Egypte en 1928.

Le 14 janvier, ce groupement procède à une distribution de beaux livres aux lauréats des examens français et à ceux du « Prix du Souvenir », prix fondé, comme on

le sait, pour évoquer la mort glorieuse de quatre universitaires français d'Égypte tombés pendant la guerre de 1939-1944. L'an dernier, la cérémonie fut présidée par G. Duhamel; cette année elle le sera par l'Ambassadeur de France. M. Arnaldez prononcera une allocution.



Etienne Mériel

Au cours de janvier-février, deux expositions seront organisées : l'une sur la « littérature clandestine française » pendant l'occupation allemande : (Editions de Minuit, Cahiers de la Libération, Lettres Françaises, Franc-Tireur, Libération, Témoignage Chrétien, Combat, Humanité, Université Libre, Ecole Laïque, etc...) Des portraits d'intellectuels résistants et des photographies diverses illustreront cette exposition.

La deuxième exposition sera consacrée aux établissements scolaires construits par la France en ces vingt dernières années. On verra notamment « l'École de Plein air de Suresnes », avec toutes celles qui rayonnent autour de la capitale française, les Ecoles professionnelles d'« Egletons », de « Vizille », et de « Poligny », les « lycées Marcellin-Berthelot et Camille-Sée », les nombreuses écoles de « Marseille », la Faculté de Médecine de « Lyon », les Cités Universitaires de « Paris » et de « la province », etc. Des notices explicatives éclaireront les visiteurs sur le caractère de chaque établissement. On y ajoutera des reproductions de fresques dont les

murs de l'École maternelle de « Puteaux » viennent d'être ornés.

Entre-temps, les conférences se poursuivront : « André Chamson ou la dignité des humbles », par E. Mériel; « Charles-Louis Philippe devant la vie », par F. Talva; « Jules Vallès », par Mme J. Marquès; « 1848 : A propos d'un centenaire », par M. Aimé; « L'œuvre des Egyptologues Français », par M. Ch. Kuentz; « Aragon », par R. Granier.

Nous apprenons d'autre part que l'U.F.U., grâce à M. Normand, va tenter d'organiser en France des colonies de vacances pour les petits français d'Égypte et les jeunes Égyptiens de condition modeste.

Cette association unit donc des activités diverses qui procèdent d'un idéal élevé, et nous lui souhaitons tout l'encouragement nécessaire ainsi qu'un succès complet.

Hebdomas

LITTÉRATURE FRIVOLE...

En mai dernier, s'est tenu à Paris, l'« Après-midi du Livre » où écrivains rivalisent d'originalité pour varier les dédicaces aux clients friands d'autographes d'hommes célèbres. L'auteur des « Grandes Vacances », Francis Ambrière, lauréat du Goncourt des prisonniers, écrivit pour une gracieuse danseuse de l'Opéra, la dédicace suivante :

« A Mademoiselle X, ce livre où il n'est malheureusement pas question d'autre danse que de danse devant le buffet »...

La dédicace ne manque pas d'esprit d'à-propos !

C'est Francis Ambrière lui-même qui rapporte, dans un écho du « Figaro Littéraire », et au sujet de l'habitude prise par les écrivains de s'envoyer leurs livres dûment dédicacés, l'anecdote suivante :

Henri de Régnier adressa à André Gide l'un de ses livres, le jour même où celui-ci se défaisait de sa bibliothèque. Alors, il y écrivit ceci :

« A M. André Gide, pour joindre à sa vente ».

Autrement dit, trait d'insolence atténué par un trait d'esprit.

L'anecdote suivante, si amusante soit-elle, n'aura plus qu'un caractère d'innocence :

Dans une école de fillettes, l'institutrice avait donné comme sujet de composition d'histoire : « L'exemple de la vie de Jeanne d'Arc ». L'une des élèves conclut son devoir ainsi : « Je m'efforcerais, moi aussi, comme Jeanne d'Arc, de devenir pucelle ».

NOTES ROSES

Nous avons appris avec plaisir le mariage célébré dans l'intimité à l'Église St. Joseph entre M. Pierre Goubran, Ingénieur Architecte et Mlle Marguerite Croisier, notre collaboratrice de la première heure, qui sous le pseudonyme de Nizza, a souvent fait paraître dans « La Semaine Egyptienne » des poèmes et réflexions de la sensibilité la plus aigüe.

Nous présentons à M. et Mme Goubran avec nos félicitations nos vœux cordiaux de bonheur.

L'ÉGYPTE NOUVELLE

Le numéro spécial « Hiver 1947 » de la Revue que dirige M^{re} José Canéri a été accueilli de la façon la plus flatteuse par les lecteurs de cette publication ainsi que par tous nos confrères. C'est qu'elle est en tous points remarquable par l'éclectisme de son contenu et le choix de ses illustrations, qui en font véritablement une livraison à la hauteur de ce que Paris ou Londres publient, de temps à autre, à une occasion particulière. Ce numéro sera précieusement conservé dans les bibliothèques de tout homme de goût et de savoir et nous exprimons à M^{re} Canéri toutes nos félicitations pour cette réussite nouvelle.

Chronique des Livres

TH. TEMPOU : « D'un certain angle » (Athènes).

Cet angle est celui d'un noctambule prenant des notes dans un café ouvert la nuit ! Ce qu'on peut rencontrer d'équivoque dans l'Athènes d'après minuit — le peintre, l'artiste, l'apâche, la prostituée — nous est raconté là, sous la forme d'une immense galéjade.

Le bas monde de la pègre semble hanter l'auteur. Il s'y complait ne perdant rien de l'écoeuvrante couleur locale qu'il étale dans son livre. Odeurs fortes, charges, caractères poussés, caricatures, on y trouve du tout. Pourtant aucune arrière pensée chez l'auteur de vouloir peindre ce mirabilisme latent. Sa façon légère, ses couleurs à l'emporte-pièce, ont l'air de défendre sa façon de tout accepter. Il pense : « On est ainsi et pas autrement. Il n'y a pas de quoi se frapper... »

Sans doute on peut l'accuser, d'insensibilité, d'éloignement de tout ce qui représente les problèmes fiévreux de l'époque.

Peu lui chaut. Son but et d'en rire avec la vie et il y réussit. C'est dommage que son écriture soit empreinte d'une certaine hâte dans l'expression. Mais le rire peut-il attendre ? N'est-il pas l'éclat, partant le désordre...

STRATI TSIRKAS : « Avril est plus amer... » (Alexandrie).

Publier un écrit pour Tsirkas est une affaire de conscience... Je tiens à dire cela en commençant ma critique. Ses nouvelles sont gentiment amenées. Une sorte de maîtrise, et à chaque page, la pitié côtoie la poésie...

Mais son réalisme est à débattre comme sa sincérité en général. Le barbelé auquel ont été condamnés les « Décebristes » Hellènes sont les « purs ». C'est un peu la même rangaine, un peu trop chantée dans les contes français de la Résistance. On appuie à claquer sur les résistants-communistes et tant pis pour l'autre bord.

La sincérité « appuyée » est souvent un défaut, même dans un conte réussi signé Tsirkas. La littérature joue souvent de ces tours, témoins tous ces livres soviétiques...

LUCIEN PADOUX : « Tronçons de Ténia », (Alexandrie).

Me suis-je trompé dans une dernière critique, en rapprochant le style irrespectueux et badin de Padoux à celui d'Alfred Jarry. Le Jarry de l'Amour en isites, ajoutais-je...

Padoux a pris ma critique comme programme, ou bien après tout, n'ai-je vu que trop juste ! Le fait est que « Tronçons de Ténia » imite Jarry « en grand ». Recherche du mot, locution qui grince, pensée frappée d'anévrisme.

Que manque-t-il à Padoux pour faire un excellent surréaliste ? Le rêve, ce trop-plein d'images logées dans l'inconscient, sur lequel un Breton met la main, comme par hasard. Le réalisme forcené d'un Padoux est une buanderie de lessive qu'envierait un Ghangall, mais qui manque de flocons de rêve.

Orion

« L'HELLENISME CONTEMPORAIN ».

D'Athènes nous parvient une révélation nouvelle. Celle d'un mouvement littéraire de formation et d'expression françaises, groupé autour de Mme Henriette Avatangelos. Le numéro d'Août 1947 que nous avons sous les yeux est surtout consacré à un hommage à l'Ecole Française d'Athènes, suivi par de substantielles études historiques sur « Coray et Jeanne Witenbach » et sur « La crise monétaire et économique à Byzance du XIII au XVème siècle ». Le mouvement littéraire des dernières années est commenté avec pertinence et profondeur par Irène l'Athénienne, et un conte plein d'esprit de l'écrivain Z. Papantoniou « Maro » clôture les chroniques principales de cette livraison, qui est éditée 6b, Rue J. Smuts, à Athènes et envoyée à l'étranger 6 fois par an, au coût de L. 2.0.0 pour les abonnés.

PIERRE LAMY : « Le problème de la destinée » (Presses Universitaires de France, Paris).

Un livre généreux, tout vibrant de confiance dans la Vie, et dans la Raison qui, créée pour la Vie et par la Vie, doit être capable de la comprendre.

Qu'on nous permette simplement de transcrire la conclusion à laquelle mènent de patientes analyses du cerveau, de l'esprit, et de la vie « Rien n'existe plus pleinement, avec une évidence plus éclatante et ne se perpétue davantage, que l'inépuisable générosité qui, contre propres sacrilèges, tisse chacun de nos jours des dons multiples et répétés de la vie ».

HELENE GRENIER : « De Monteverde à Beethoven », (Aux Editions Variétés, Montréal).

Enfin, un livre complet sur la musique, l'art le plus connu et le plus pratiqué au Canada. Hélène Grenier, qui a contribué au développement de la culture musicale des jeunes Canadiens en s'occupant des Matinées Symphoniques pour la Jeunesse, livre au public dans cet ouvrage qui vient de paraître aux Editions Variétés, le fruit de ses études, le charme de sa vaste érudition, toute sa sensibilité artistique.

« La musique symphonique » est l'œuvre d'un auteur canadien qui, après avoir contribué effectivement à la naissance et à l'essor d'un grand mouvement artistique au Canada, continue son travail en donnant à notre littérature un livre important qui est le résultat d'inlassables et intelligentes recherches. Ce livre sera un guide précieux tout autant qu'une source de consultation facile et agréable.

« La musique symphonique » est un exposé simple et clair de l'origine et des débuts d'une forme musicale qui a connu depuis un épanouissement extraordinaire. On trouve les lents travaux de ceux qu'elle appelle les « précurseurs », puis de ceux qui ont confirmé la forme symphonique jusqu'à l'éclosion de la symphonie classique avec Haydn et Mozart, jusqu'au seuil du romantisme avec Beethoven.

Dans ce livre, on lira de fort intéressantes biographies de ces maîtres — une vingtaine environ — biographies qui sont suivies d'une énumération des œuvres symphoniques de chaque auteur.

Tout est dans ce livre. Tout y est présenté dans un style limpide et clair. On pourra le classer dans toutes les bibliothèques des collèges et des couvents et parmi les meilleurs ouvrages de consultation musicale.

Sem

BANQUE D'ATHÈNES

(Société Anonyme)

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANKATEN

Etablie en Egypte depuis 1896

83 ACENCES DANS TOUTE LA GRECE

EGYPTE : Alexandrie R. C. 436, Le Caire R. C. 4410 et Port-Said R. C. 148.

ANGLETERRE : Londres, 22, Fenchurch Street.

CHYPRT : Limassol, Nicosie.

**ETATS-UNIS : NEW-YORK, The Bank of Athens Trust Co.,
205 West 33rd Strret**

AFRIQUE DU SUD : JOHANNESBURG, Bank of Athens (South Africa) Ltd.,

*Correspondants dans les principales villes du monde.
Exécution de loute opération de Banque en général.*

BANQUE DE COMMERCE

N. Tépéghiosi & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

CAPITAL VERSE L.E. 520.000
RESERVES L.E. 130.000

Siège Social : LE CAIRE, 147, Rue Emad el Dine R.C. No. 4993

Téléphones : Direction : Nos, 54700 55410.

Portefeuille, Change No. 41671

Succursale : à Alexandrie, 17 Rue Stamboul R.C. No. 16508.

Téléphones : Direction : No. 20932

Changes, Marchandises, Recouvrements : Ns. 22370

Portefeuille, Renseignements, Caisse : No. 28197, Titres. Positiones : No. 24637

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes. Avances sur Valeurs publiques, sur Marchandises et sur Effets

Dépôts à Vue et à Echéance fixe; émission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes d'Egypte et de l'Etranger, etc., etc.

" COFFRETS EN LOCATION DANS SES CAVEAUX "

**Service spécial de Caisse d'Epargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions
Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.**

LAND BANK OF EGYPT

Etablissement Hypothécaire Egyptien

Fondé en 1905 à Alexandrie

Capital L.Eg. . . 1.000.000

Réserves L.Eg. . . 727.262

Registre du Commerce Alexandrie No. 353

CRÉDIT LYONNAIS

Fondé en 1863 - Etabli en Egypte en 1874

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 113

Bureau au Mousky : 71, Rue El-Azhar.

COFFRES-FORTS EN LOCATION

19: Rue Adly Pacha (Ex-Maghraby) - Le Caire

*Les Produits
de Beauté
de*
LANCÔME



nettoient, protègent,
équilibrent l'épiderme

ABLUTIONS et TOILETTE
pour le Nettoyage

NUTRIX et ADIEU RIDES
pour le Régime

SPLendeur - HARMONIE
PROGRES
pour la protection

GRAIN FIN
pour pores dilatés

LAIT AU GARDENIA
pour démaquillage

MASQUE EMPREINTE
DE BEAUTE
Nutritif et astringent

ROUGES A LEVRES
POUDRES - FARDS
etc . . . etc . . .



*Les Parfums
de*
LANCÔME

ajoutent à votre charme,
constituent le cadeau rêvé.

BOCAGES
Parfum de Jeunesse

CONQUETE
Le Rayonnant

CUIR
Ardent, sensuel

FLECHES
Subtil, irrisé

KYPRE
Somptueux, Princier

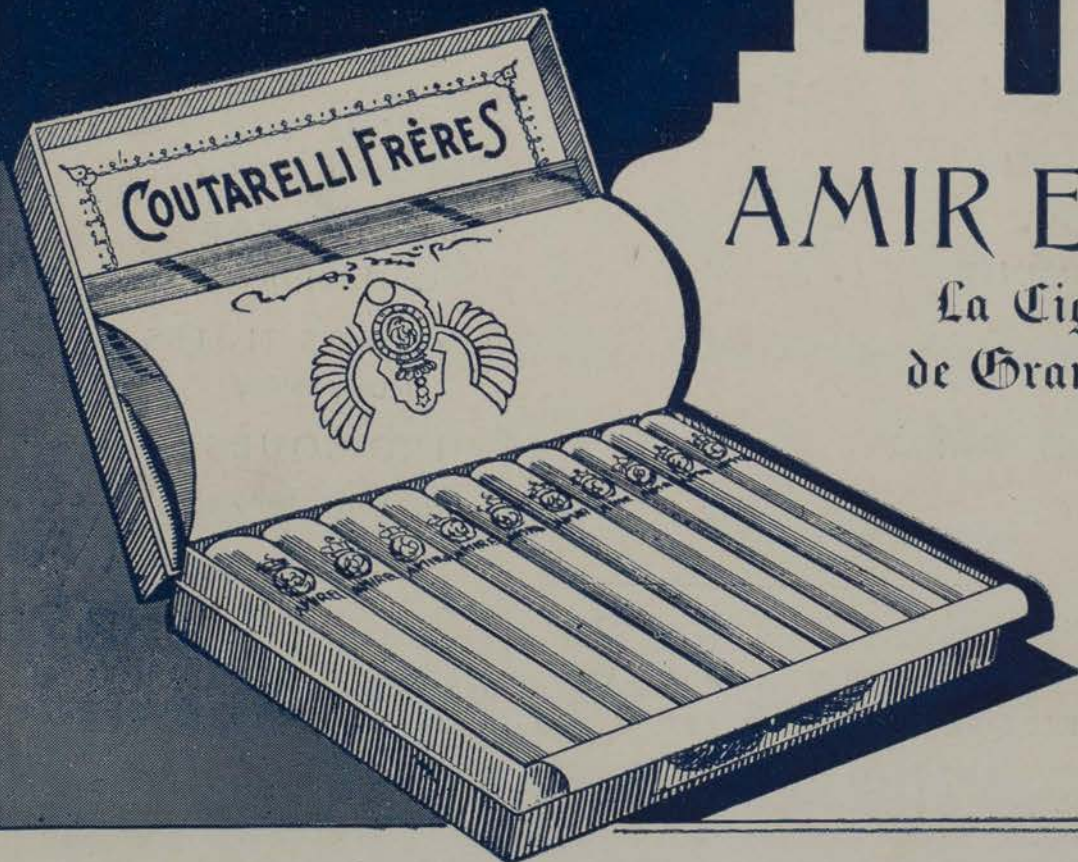
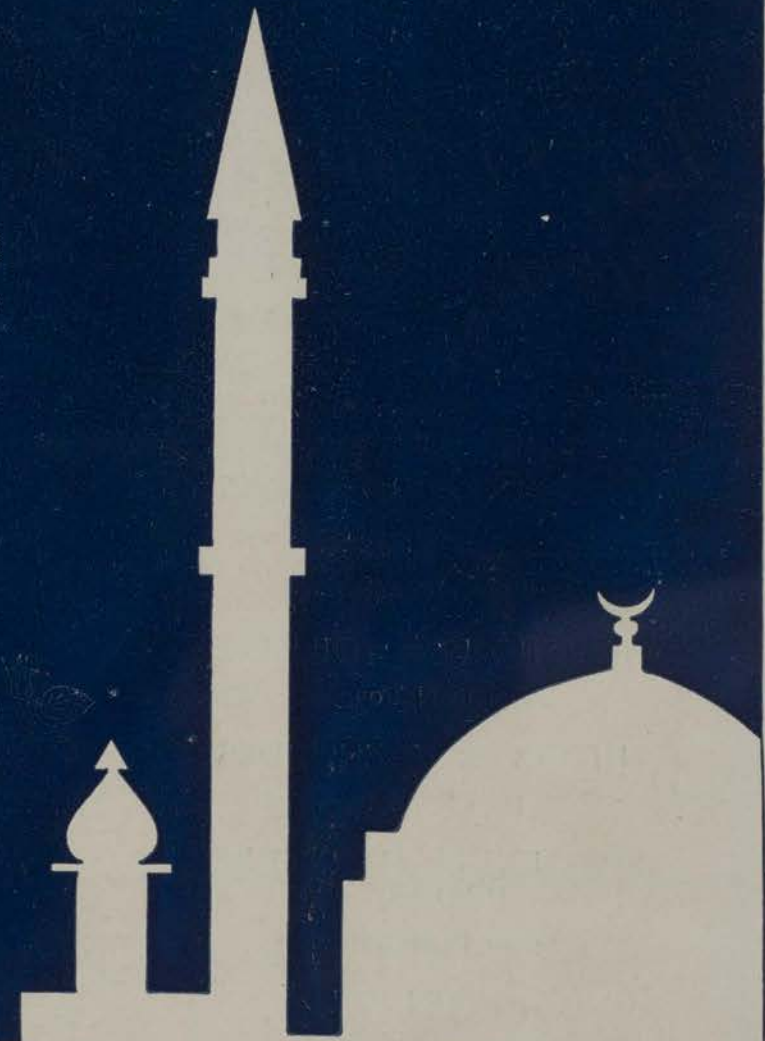
PEUT ETRE
Charmant, ardent

TENDRES NUITS
Intime, raffiné

TROPIQUES
Magnifique, puissant

Agent exclusif pour l'Egypte

PILOTE D'ORIENT (M. V. Bérengier)
16, Malika Farida, LE CAIRE



AMIR EL SAID

La Cigarette
de Grand Luxe